

Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche

Première partie

Le prologue

1-

* Quand Zarathoustra eut trente ans, il quitta son pays natal et le lac de son pays et s'en alla dans les montagnes. Il y vécut, se délectant de son esprit et de sa solitude, et dix ans passèrent sans qu'il s'en fatigua. Mais enfin son cœur se transformait et un matin, se levant avec l'aurore, il se présenta devant le soleil pour lui parler ainsi :

« Grand astre, que serait ton bonheur si tu n'avais pas ceux que tu éclaires !

Dix ans durant, tu es monté jusqu'à ma caverne : tu aurais fini par te lasser de ta lumière, sans moi, mon aigle et mon serpent.

Mais chaque matin nous t'attendions, nous te prenions ton superflu et nous t'en bénissions.

Vois ! Je suis saturé de ma sagesse, comme l'abeille qui a butiné trop de miel. J'ai besoin de mains qui se tendent.

J'aimerais prodiguer et distribuer, jusqu'à ce que les sages parmi les hommes, à nouveau, se réjouissent de leur folie, et les pauvres de leur richesse !

Pour cela il me faut descendre dans les profondeurs : comme tu fais le soir, quand tu t'en vas derrière les mers et que tu apportes ta lumière aux antipodes, ô astre riche à profusion.

A ton image il me faut *décliner*, comme disent les hommes vers qui je veux descendre.

Bénis-moi donc, ô œil calme, toi qui peux voir sans jalousie même l'excès du bonheur !

Bénis le calice prêt à déborder, qu'en ruisselle une eau dorée, scintillant partout du reflet de ta joie !

Vois, ce calice veut se vider et Zarathoustra veut redevenir homme. »

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

2-

Zarathoustra descendit seul de la montagne et ne rencontra personne. Mais lorsqu'il arriva dans les bois, il trouva tout à coup devant lui un vieillard qui avait quitté sa sainte cabane pour chercher des racines dans la forêt. Et le vieillard alors dit à Zarathoustra : - « Ce voyageur ne m'est pas inconnu, voilà bien des années qu'il passa par ici. Il s'appelait Zarathoustra, mais il s'est transformé.

En ces temps-là tu portais tes cendres à la montagne : veux-tu aujourd'hui porter ton feu dans les vallées ? Ne crains-tu pas le châtime des incendiaires ?

Oui, je reconnais Zarathoustra. Son œil est limpide et sa lèvre ne se creuse d'aucun pli de dégoût. Ne marche-t-il pas comme un danseur ?

Zarathoustra s'est transformé, Zarathoustra est devenu enfant, Zarathoustra s'est éveillé : que vas-tu faire auprès des dormeurs ?

* Nous avons utilisé les traductions croisées de Georges-Arthur Goldschmidt et Henri Albert. Nous avons aussi consulté celles de Geneviève Bianquis, Maurice Betz, Maurice de Gandillac, Chantal Sautier, Maël Renouard et Romain Sarnel.

*Début du texte, en allemand :

Tu vivais dans la solitude comme dans la mer, et la mer te portait. Malheur, tu veux accoster ? Malheur, tu veux à nouveau traîner toi-même le poids de ton corps ? »

- Zarathoustra répondit : « J'aime les hommes. »

- « Pourquoi donc, dit le saint, suis-je parti dans la forêt et la solitude ? N'était-ce pas parce que j'aimais trop les hommes ?

Maintenant j'aime Dieu : les hommes, je ne les aime pas.

L'homme est pour moi une chose trop imparfaite. L'amour de l'homme me tuerait. »

- Zarathoustra répondit : « Qu'ai-je parlé d'amour ! J'apporte aux hommes un cadeau. »

- « Ne leur donne rien, dit le saint, décharge-les plutôt de quelque chose et aide-les à le porter, c'est ce qui leur fera le plus de bien : du moment qu'à toi aussi, cela fasse du bien !

Et si tu veux donner, ne leur donne pas plus qu'une aumône, et encore, qu'ils la mendient ! »

- « Non, répondit Zarathoustra, je ne fais pas l'aumône. Je ne suis pas assez pauvre pour cela ».

- Le saint rit de Zarathoustra, et parla ainsi : « Tâche de leur faire accepter tes trésors ! Ils se méfient des ermites et ne croient pas que nous venions pour donner.

A leurs oreilles nos pas rendent un son trop solitaire à travers les rues. Et quand dans leurs lits, la nuit, ils entendent un homme marcher bien avant le lever du soleil, ils se demandent : où veut donc aller ce voleur ?

Ne vas pas chez les hommes, reste dans la forêt ! Va plutôt chez les bêtes ! Pourquoi ne veux-tu pas être comme moi - ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux ? »

- « Et que fait le saint dans la forêt ? », demanda Zarathoustra.

- Le saint répondit : « Je compose des chansons et je les chante, et quand je fais des chansons, je ris, je pleure, je grogne : c'est ainsi que je rends grâce à Dieu !

En chantant, pleurant, riant et grognant, je loue le Dieu qui est mon Dieu. Mais toi, quel est donc le présent que tu nous apportes ? »

- Lorsque Zarathoustra eut entendu ces mots, il salua le saint et lui dit : « Qu'aurai-je donc à vous donner ? Mais vite, laisse-moi partir, afin que je ne vous prenne rien ! » - et c'est ainsi qu'ils se séparèrent, le vieillard et l'homme, en riant comme deux gamins.

Mais quand Zarathoustra fut seul, il parla ainsi à son cœur : « Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt ne sait donc pas que *Dieu est mort !* »

3-

Lorsque Zarathoustra arriva à la ville voisine en lisière des forêts, il vit une foule assemblée sur la grand-place : car on avait annoncé qu'un danseur de corde allait se montrer.

Et Zarathoustra parla ainsi au peuple :

« *Je vous enseigne le surhumain.*

L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

Tous les êtres, jusqu'ici, ont créé quelque chose au-delà d'eux-mêmes : et vous voulez être le reflux de cette grande marée, et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme ?

Qu'est-ce que le singe pour l'homme ? Un éclat de rire ou une humiliation. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhomme : un éclat de rire ou une humiliation !

Vous avez fait le chemin du ver de terre à l'homme, mais bien des choses en vous sont encore ver de terre. Jadis vous étiez des singes et aujourd'hui encore l'homme est plus singe que n'importe quel singe.

Même le plus sage d'entre vous n'est qu'un assemblage équivoque, hybride de plante et de fantôme. Mais est-ce que je vous dis de devenir des plantes ou des fantômes ?

Voici, je vous enseigne le surhumain !

Le surhumain est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le surhumain *soit* le sens de la terre !

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre* et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ils méprisent la vie, ce sont des mourants, eux-mêmes empoisonnés et dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc !

Jadis le blasphème contre Dieu était le blasphème le plus grand, mais Dieu est mort et avec lui ses blasphémateurs. Ce qu'il y a de plus terrible maintenant, c'est de blasphémer la terre et attacher plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la terre !

Jadis l'âme regardait le corps avec dédain : alors ce dédain était ce qu'il y avait de plus haut – l'âme voulait le corps maigre, hideux, famélique ! C'est ainsi qu'elle pensait lui échapper, à lui et à la terre !

Ô ! Cette âme était elle-même maigre, hideuse, famélique : et la cruauté était sa volupté !

Mais vous aussi, mes frères, dites-moi : votre corps, que révèle-t-il de votre âme ? Votre âme n'est-elle pas pauvreté, saleté, lamentable contentement ?

En vérité, l'homme est un fleuve malpropre. Il faut être un océan pour pouvoir accueillir un fleuve malpropre sans se salir soi-même.

Voyez, je vous enseigne le surhumain : c'est lui, cet océan, en lui peut se diluer votre grand mépris.

Quel peut être le plus grand événement de votre vie ? C'est l'heure du grand mépris. L'heure où votre bonheur même se tourne en dégoût, tout comme votre raison et votre vertu.

L'heure où vous dites : « Qu'importe mon bonheur ! Il est pauvreté, saleté, lamentable contentement. Or mon bonheur devrait, à lui seul justifier l'existence entière ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma raison ! A-t-elle faim de savoir comme le lion a faim de sa proie ? Ma raison est pauvreté, saleté, lamentable contentement ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma vertu ! Elle ne m'a pas encore fait délirer. Que je suis fatigué de mon bien et de mon mal ! Tout cela est pauvreté, saleté, lamentable contentement ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma justice ! Je ne suis pas charbon ardent. Or le juste est charbon ardent ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Or ma pitié ne m'a pas crucifié. »

Avez-vous déjà parlé ainsi ? Avez-vous déjà crié ainsi ? Ah, si seulement je vous avais entendu crier ainsi !

Désormais ce qui crie contre le ciel, ce ne sont même plus vos péchés, c'est votre minable contentement, c'est votre médiocrité dans le péché !

Où donc est l'éclair qui vous léchera de sa langue ? Où est la folie qu'il faudrait vous inoculer ?

Voyez ! Je vous enseigne le surhumain : c'est lui, cet éclair ! C'est lui, cette folie !

Lorsque Zarathoustra eut ainsi parler, quelqu'un s'exclama dans la foule : « Assez parlé du funambule ; fais-nous-le voir, maintenant ! » Et toute la foule rit de Zarathoustra. Or le danseur de corde, croyant que c'est de lui qu'on parlait, se mit à l'ouvrage.

4-

Mais Zarathoustra regardait la foule et s'étonnait. Alors il parla ainsi :

« L'homme est une corde tendue entre l'animal et le surhumain – une corde au-dessus d'un abîme.

Dangereux le franchissement, dangereux le parcours, dangereux le regard en arrière, dangereux le frisson et l'arrêt !

Ce qui est grand chez l'homme, c'est d'être un pont et non un but : ce que l'on peut aimer dans l'homme, c'est qu'il est une *transition* et qu'il est un *déclin*.

J'aime ceux qui ne savent vivre qu'en déclinant, car il passe au-delà.

J'aime ceux qui sont plein d'un grand mépris, parce que ce sont eux qui vénèrent ; ils sont des flèches du désir d'aller vers l'autre rive.

J'aime ceux qui n'ont pas besoin de chercher par-delà les étoiles une raison de périr et de se sacrifier, mais qui s'immolent à la terre, pour qu'un jour la terre appartienne au surhomme. (...)

J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit ; sa tête sert d'entrailles à son cœur, et son cœur le pousse au déclin.

J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes tombant, une à une, du nuage sombre suspendu au-dessus des humains ; ils annoncent la venue de la foudre, et ils périssent en annonciateurs.

Voyez, je suis l'annonciateur de la foudre, je suis la lourde goutte tombée du nuage ; la foudre, c'est le surhumain. »

5-

Lorsque Zarathoustra eut prononcé ces paroles, il considéra de nouveau la foule et garda le silence : « Regarde-les, dit-il à son cœur, regarde-les rire : ils ne comprennent pas, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles.

Faut-il commencer par leur crever les tympanes pour qu'ils apprennent à écouter avec les yeux ?

Faut-il faire du tapage comme les tambourineurs et les prédicateurs de carême ? Ou n'ont-ils foi qu'en celui qui bégaie ?

Il est une chose dont ils sont fiers ; Comment appellent-ils cette chose dont ils sont fiers ? Ils appellent ça la culture, c'est ce qui les distingue des chevriers.

C'est pourquoi ils n'aiment pas qu'on les traite par le mépris. Je vais donc m'adresser à leur fierté.

Je leur parlerai de ce qu'il y a de plus méprisable au monde, à savoir *le dernier homme*. »

Et Zarathoustra parla ainsi à la foule :

« Le moment est venu pour l'homme de se fixer son but. Le moment est venu pour l'homme de semer le germe de son espoir le plus haut.

Son sol est encore assez riche pour cela. Mais ce sol un jour, devenu pauvre et stérile, ne pourra plus donner naissance à un grand arbre.

Hélas ! Le temps approche où l'homme ne lancera plus par-delà l'humanité la flèche de son désir, où la corde de son arc ne saura plus vibrer !

Je vous le dis, il faut encore du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante. Je vous le dis, vous avez encore du chaos en vous.

Hélas ! Le temps vient où l'homme deviendra incapable d'enfanter une étoile dansante ! Hélas ! Voici le temps du plus méprisable des hommes, qui ne saura même plus se mépriser lui-même.

Voyez, je vous annonce le dernier homme.

« Qu'est-ce qu'aimer ? Créer ? Désirer ? Qu'est-ce qu'une étoile ? » Ainsi chevrote le dernier homme, en clignant de l'œil.

La terre sera alors devenue toute petite, et sur elle sautillera le dernier homme, qui rapetisse tout. Son espèce est indestructible, comme celle des pucerons ; Le dernier homme, c'est lui qui vivra le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur », disent les derniers hommes, en clignant de l'œil.

Ils auront abandonné les contrées où la vie est dure ; car on a besoin de chaleur. On aime encore son voisin et l'on s'agglutine à lui : car on a besoin de chaleur.

Devenir malade et éprouver de la méfiance leur paraît relever du péché ; on avance à pas comptés. Fou, celui qui trébuche encore sur les pierres ou sur les hommes !

Un peu de poison par-ci par-là : cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir, et mourir agréablement.

On travaille encore car le travail est un divertissement. Mais on prend garde que le divertissement ne soit pas trop fatigant.

On ne devient plus ni riche ni pauvre, c'est trop d'embarras ; Qui veut encore gouverner ? Qui veut encore obéir ? C'est trop d'embarras.

Pas de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux. Celui qui pensera autrement ira de lui-même à la maison des fous

« Jadis, tout le monde était fou », disent les plus finauds, en clignant de l'œil.

On est avisé et l'on sait tout ce qui s'est passé. Ainsi on n'en finit pas de railler ; il arrive encore qu'on se chamaille, mais on se réconcilie aussitôt – sinon, ça vous gâte l'estomac.

On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit ; mais on vénère la santé.

« Nous avons inventé le bonheur », marmonnent les derniers hommes, en clignant de l'œil.

Et sur ces mots s'acheva le premier discours de Zarathoustra, que l'on nomme aussi le prologue ; car les cris de liesse de la foule l'interrompirent alors : « Donne-nous ce dernier homme, ô Zarathoustra, fais nous devenir ce dernier homme ! Le surhomme, nous t'en faisons cadeau ! » Et toute la foule jubilait et claquait de la langue. Mais Zarathoustra devint triste, et dit à son cœur :

« Ils ne me comprennent pas, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles. J'ai vécu trop longtemps dans les montagnes, j'ai trop écouté les ruisseaux et les arbres : or me voici en train de leur faire des discours pour chevriers.

Mon âme est sereine et limpide comme la montagne au matin. Mais ils me prennent pour un cœur froid et un bouffon aux railleries sinistres.

Et les voilà qui me regardent et qui rient : et tandis qu'ils rient, ils me haïssent encore. Il y a de la glace dans leur rire. »

6-

Alors arriva quelque chose qui rendit toutes les bouches muettes et tous les regards fixes. Car entre-temps le danseur de corde s'était mis à l'ouvrage : sorti d'une petite porte, il marchait sur la corde tendue entre deux tours, au-

dessus de la grand-place et de la foule. Il en était à la moitié du parcours, la petite porte s'ouvrit à nouveau et un lascar bariolé comme un clown en sortit d'un bond et suivit le premier d'un pas rapide. « Avance, eh ! traînard, cria une voix terrible, avance tire-au-flanc, arnaqueur, face de carême ! Que je ne te chatouille pas de mon talon ! Que fais-tu là entre les deux tours ? C'est dans la tour que tu devrais être enfermé ; tu barres la route à un meilleur que toi ! » - Et à chaque mot, il s'approchait ; mais quand il ne fut plus qu'à un pas du danseur de corde, il arriva cette chose terrible qui rendit toutes les bouches muettes et tous les regards fixes - il cria comme un diable et sauta par-dessus celui qui lui barrait la route. Mais le danseur de corde, voyant vaincre son rival, en perdit la tête et l'équilibre ; il jeta son balancier et tomba plus vite encore que lui dans le vide, tourbillon de bras et de jambes. La grand-place et la foule furent comme une mer où la tempête s'engouffre : tout le monde se dispersa en désordre, surtout là où le corps allait s'écraser.

Zarathoustra ne bougea pas et c'est juste à côté de lui qu'il vint tomber, mal en point et rompu, mais encore vivant. Au bout d'un instant le blessé reprit conscience, et vit Zarathoustra, agenouillé auprès de lui. « Que fais-tu là, dit-il enfin, je savais depuis longtemps que le diable me ferait un croc-en-jambe. A présent, il m'entraîne en enfer : comptes-tu l'en empêcher ? »

« Sur mon honneur, ami, répondit Zarathoustra, ce dont tu parles n'existe pas : il n'y a ni diable ni enfer. Ton âme sera plus vite morte encore que ton corps : ne crains plus rien maintenant. »

L'homme leva les yeux avec méfiance. « Si tu dis vrai, répondit-il alors, je ne perds rien en perdant la vie. Je ne suis guère plus qu'une bête qu'on a dressé à danser, à force de coups et de maigre pitance. »

- Oh non, dit Zarathoustra, tu as fait du danger ton métier, il n'y a là rien de méprisable. A présent tu vas mourir de ton métier, aussi vais-je t'inhumer de mes mains. »

Quand Zarathoustra eut dit cela, le moribond ne répondit plus rien ; mais il remua la main, comme s'il cherchait celle de Zarathoustra pour la serrer en gratitude.

7, 8, 9,10-

Le soir tombant, Zarathoustra se retrouve seul avec le cadavre, constatant amèrement l'échec de sa prédication. Alors qu'il emporte le corps, le pitre bariolé de la tour vient le menacer, et les fossoyeurs se moquent de lui. Il s'enfonce dans la forêt, quémande un repas dans une chaumière isolée, dépose le mort dans un arbre creux et s'endort profondément. Il comprend en se réveillant son erreur : il faut s'adresser à des compagnons choisis, non à la foule. Les « bergers » de celle-ci haïssent « celui qui brise les tables de leurs valeurs ». Il appelle le funambule son « premier compagnon », et s'apprête à chercher « celui qui a encore des oreilles pour entendre des choses inouïes ; à celui-là je remplirai le cœur du poids de mon bonheur ». Retrouvant sa grotte au zénith, l'aigle l'accueille par de vastes cercles dans le ciel, le serpent amicalement noué autour du cou de l'oiseau (double et discrète évocation de l'Eternel Retour). Si je pouvais être aussi malin que mon serpent, se dit Zarathoustra !

C'est aux premiers disciples (« mes frères ») que s'adressent les discours qui vont suivre, visant en même temps ses adversaires (les « hallucinés de l'arrière-monde », les calomniateurs du corps et les tenants de « l'amour du prochain »).

Les discours de Zarathoustra

Les trois métamorphoses

« Je veux vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit se mue en chameau, le chameau en lion, et le lion, enfin, en enfant.

Il y a beaucoup de pesants fardeaux pour l'esprit robuste, aimant à porter de lourdes charges et en qui domine le respect : sa force aspire à un pesant fardeau, au fardeau le plus lourd.

Qu'est-ce qui est lourd ? demande l'esprit habitué aux lourdes charges ; il s'agenouille comme le chameau et veut un bon chargement.

Quelle est la tâche la plus lourde, ô héros ? demande l'esprit devenu bête de somme, que je m'en charge, moi, et que je me réjouisse de ma force. (...)

C'est de tout ce qu'il y a de plus pesant dont se charge l'esprit qui aime à porter les fardeaux : tout pareil au chameau qui, une fois chargé, se hâte vers le désert, lui aussi se hâte vers son désert.

Mais dans le désert le plus reculé s'opère la deuxième métamorphose : l'esprit ici se change en lion, il veut conquérir sa liberté et être le roi de son propre désert.

Il se cherche un dernier maître ; il sera l'ennemi de ce dernier maître et l'ennemi de son dernier dieu, il veut vaincre le grand dragon.

Quel est ce grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni maître ni Dieu ? « Tu dois », tel est le nom du grand dragon.

Mais l'esprit du lion, lui, dit : « Je veux ».

« Tu dois » le guette au bord du chemin, couvert d'écailles dorées et miroitantes, et sur chaque écaille étincelle en lettres d'or : « Tu dois. »

Des valeurs millénaires brillent sur ses écailles et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « Tout ce qui est valeur brille sur moi.

Toute valeur a déjà été créée et toute valeur créée, c'est moi ! En vérité, il ne doit plus y avoir de « Je veux » ! » Ainsi parle le dragon.

Mes frères, pourquoi est-il besoin du lion de l'esprit ? Pourquoi ne suffit-il pas de la bête de somme patiente, résignée et respectueuse ?

Créer des valeurs nouvelles – le lion lui-même n'en est pas encore capable – mais conquérir la liberté pour des créations nouvelles – voilà ce que peut la puissance du lion.

Se libérer, et opposer même au devoir le « Non » sacré : à cette fin, mes frères, il est besoin du lion.

Prendre le droit de créer des valeurs nouvelles – voilà la conquête la plus terrible pour un esprit accoutumé aux fardeaux et au respect. Cela lui paraît un acte de brigand ou de bête de proie.

Il aimait jadis, comme son bien le plus sacré, le « Tu dois » : or il ne voit plus désormais qu'illusion et arbitraire au cœur de ce qu'il y avait de plus sacré, afin d'arracher sa liberté à son amour : c'est le lion qu'il faut pour un tel rapt.

Mais dites, mes frères, de quoi l'enfant est donc capable dont ne le fut pas le lion ? Pourquoi faut-il donc que le lion féroce devienne un enfant ?

L'enfant est innocence et oubli, un recommencement et un jeu, une roue qui tourne d'elle-même, un premier mouvement, un « Oui » sacré.

Oui, pour le jeu de la création, mes frères, il est besoin d'un « Oui » sacré : c'est *sa* volonté que l'esprit veut à présent, c'est *son* propre monde que veut remporter celui qui est perdu au monde.

Je vous ai dit trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, le chameau lion, et le lion, enfin, enfant. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

(...)

Des hallucinés de l'arrière-monde

« Jadis Zarathoustra aussi avait projeté sa chimère par-delà l'humanité, comme tous les hallucinés de l'arrière-monde. (...) »

Donc moi aussi, jadis, je projetais mon illusion par-delà l'homme, comme tous ceux que fascine l'au-delà. Par-delà l'homme, en vérité ?

Hélas ! Mes frères, ce dieu que j'ai créé était œuvre humaine, comme tous les dieux ! Il était homme, et seulement un pauvre fragment d'homme et de moi-même : ce fantôme est issu de ma cendre et de mon brasier, et, en vérité, ce n'est pas de l'au-delà qu'il m'est venu !

Qu'arriva-t-il, mes frères ? Je me fis violence, moi qui souffrais, j'ai porté ma cendre à la montagne, je me suis inventé une flamme plus claire. Et voyez ! Le fantôme *recula* devant moi !

Ce serait souffrance et tourment, pour moi qui suis guéri, de croire en de tels fantômes : ce serait souffrance et abaissement maintenant. (...) »

Une fatigue qui *d'un* bond veut accéder à l'Ultime, d'un bond mortel, une pauvre fatigue ignorante qui ne veut même plus vouloir : c'est elle qui a créé tous les dieux et tous les arrière-mondes.

Croyez-moi, mes frères ! Ce fut le corps qui désespéra du corps, qui tâtonna avec les doigts d'un esprit envoûté le long des murailles ultimes.

Croyez-moi, mes frères ! Ce fut le corps qui désespéra de la terre - au point d'entendre parler le « ventre de l'Être ».

Et alors, tête en avant, il voulut se jeter à travers les murailles ultimes, passer le corps entier et pas seulement la tête dans « l'autre monde ».

Mais cet « autre monde » est soigneusement caché à l'homme, ce monde d'où l'homme est absent, ce monde inhumain, qui n'est qu'un néant céleste ; et le « ventre de l'Être » ne parle pas du tout à l'homme, à moins que ce ne soit en tant qu'homme lui-même.

(...) je l'enseigne aux hommes : ne plus s'enfouir la tête dans le sable des choses célestes, mais la porter haute, une tête terrestre qui donne sens à la terre. »

(...)

Des contempteurs du corps

« Je veux dire leur fait aux contempteurs du corps. Ce qu'ils doivent, à mon sens, ce n'est ni changer leur façon d'apprendre, ni d'enseigner ; ce qu'ils doivent, c'est dire adieu à leur corps - et ainsi devenir muets.

« Je suis corps et âme », voilà ce que dit l'enfant. Et pourquoi ne devrait-on pas parler comme des enfants ?

Mais celui qui est éveillé, celui qui sait, dit : « Je suis corps de part en part, et rien de plus ; et l'âme, ce n'est qu'un mot pour quelque chose qui appartient au corps ».

Le corps est une grande raison, une multitude unifiée, une guerre et une paix, un troupeau et un berger.

Ta petite raison, mon frère, que tu appelles « esprit », est elle aussi un outil de ton corps, un petit outil, un petit jouet de ta grande raison.

« *Moi* », dis-tu, et tu es fier de ce mot. Mais ce qui est bien plus grand, en quoi tu ne veux pas croire - ton corps et sa grande raison : il ne dit pas « *moi* », mais il le fait. (...) »

Derrière tes pensées et tes sentiments, mon frère, se tient un maître impérieux, un sage inconnu - il s'appelle le « *soi* » (*das Selbst*). Il habite ton corps, il est ton corps.

Il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure sagesse. Et qui donc sait pourquoi ton corps a justement besoin de la meilleure sagesse ?

Ton *soi* rit de ton *moi* et de ses cabrioles prétentieuses. « Que m'importent ces bonds et ces envolées de l'esprit ? se dit-il : c'est un détour sur le chemin qui va vers mon but. Je tiens le *moi* sous contrôle et je lui murmure ses pensées.

Le *soi* dit : « Souffre maintenant. » Et le *moi* souffre et réfléchit pour savoir comment il pourrait ne plus souffrir - et c'est à cette fin, justement, qu'il *doit* penser.

Le *soi* dit : « Epreuve du plaisir, maintenant. » Et le *moi* se réjouit et il réfléchit pour savoir comment il pourrait encore souvent se réjouir - et c'est à cette fin, justement, qu'il *doit* penser.

Aux contempteurs du corps, je veux dire leur fait.

Leur mépris fait leur estime. Qu'est-ce qui créa l'estime et le mépris, et la valeur, et le vouloir ?

C'est le *soi* créateur qui s'est créé à son usage l'estime et le mépris, le plaisir et la souffrance ; c'est lui qui s'est créé l'esprit comme une main de sa volonté.

Jusque dans votre folie et dans votre mépris, contempteurs du corps, vous servez votre *soi*. Je vous le dis, c'est votre *soi* qui veut mourir et se détourne de la vie.

Il ne peut plus ce qu'il aime le mieux : créer au-dessus et au-delà de lui-même ; c'est ce qu'il aime vouloir de toute sa ferveur.

Mais c'est trop tard maintenant : aussi veut-il périr, et pour cette raison vous êtes devenus les contempteurs du corps. Car vous n'êtes plus aptes à créer au-dessus et au-delà de vous-mêmes ;

Et c'est pourquoi, maintenant, vous êtes irrités contre la vie et la terre. Il y a une secrète convoitise dans le regard oblique de votre mépris.

Je ne suivrai pas votre route, calomnieurs du corps ! Pour moi, vous n'êtes pas des ponts vers le surhumain ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

De l'amour du prochain

« Vous vous pressez autour de votre prochain et vous avez pour cela de belles paroles. Mais moi je vous dis : votre amour du prochain n'est que votre mauvais amour de vous-mêmes.

C'est pour vous fuir que vous vous empressez autour du prochain et vous aimeriez vous en faire une vertu : mais je perce à jour votre « désintéressement ».

Le *toi* est plus vieux que le *moi* ; on a sanctifié le *toi*, pas encore le *moi* : aussi l'homme s'empresse-t-il auprès de son prochain.

Est-ce que je vous conseille l'amour du prochain ? Je préfère plutôt vous conseiller de fuir votre prochain et d'aimer le plus lointain !

Plus haut que l'amour du prochain est l'amour du lointain et de ce qui est à venir ; plus haut que l'amour des hommes est l'amour des choses (*Sachen*) et des fantômes.

Ce fantôme qui court devant toi, mon frère, il est plus beau que toi ; pourquoi ne lui donnes-tu pas ta chair et tes os ? Mais tu as peur et tu cours te réfugier chez ton prochain.

Vous ne pouvez vous supporter vous-mêmes et vous ne vous aimez pas suffisamment : vous cherchez alors à séduire le prochain par votre amour et à vous dorer de son erreur.

Je voudrais que vous ne supportiez plus les prochains de toutes sortes, et leurs voisins en prime ! Vous seriez bien forcés alors de tirer de vous-mêmes l'ami au cœur débordant.

Vous invitez un témoin quand vous voulez dire du bien de vous-mêmes ; et quand vous l'avez induit à bien penser de vous, alors vous pensez du bien de vous-mêmes. (...)

L'un va chez le prochain parce qu'il se cherche, l'autre parce qu'il aimerait se perdre. Votre mauvais amour de vous-mêmes fait de votre solitude une prison. (...)

Je ne vous enseigne pas le prochain, mais l'ami. Que l'ami vous soit une fête et un pressentiment du surhumain.

Je vous enseigne l'ami au cœur débordant. Mais il faut savoir être une éponge si l'on veut être aimé par des cœurs qui débordent.

Je vous enseigne l'ami qui porte le monde en lui, comme un calice débordant de bénédictions, l'ami créateur qui vous offre à tout instant un monde accompli. (...)

Que l'avenir et ce qu'il y a de plus lointain soient pour toi la cause (*die Ursache*) de ton aujourd'hui : en ton ami aime le surhomme comme ta cause (*deine Ursache*).

Mes frères, je ne vous conseille pas l'amour du prochain, je vous conseille l'amour du plus lointain. »

Ainsi parlait Zarathoustra.

(...)

I- Lecture du texte

Avertissement : Nous procédons ici à la lecture philosophique d'un texte poétique. Nous nous aidons de ce que nous savons de Nietzsche pour élucider un langage de métaphores. Inévitablement, une telle lecture est réductrice. Un poème est comme un chant polyphonique qui joue sur de multiples résonances, à la fois sonores, sémantiques, symboliques. Or la philosophie demande la lumière là où la demi pénombre, l'équivocité et l'ambiguïté sont les conditions mêmes du génie poétique. Il faut être conscient de ce caractère réducteur, et même mutilant du décryptage conceptuel quand on pénètre dans une littérature de l'image et de la musique des mots. Aussi ayez du doigté dans votre propre lecture. La traduction d'abord, l'élucidation philosophique ensuite, font perdre à l'œuvre beaucoup de sa richesse suggestive, comme attraper un papillon abîmé et décolorer ses ailes. Et l'on vous demande ici d'attraper un papillon !

§1- L'hymne au soleil. A 30 ans, Zarathoustra quitta « son pays et le lac de son pays ». Le « lac de son pays » suggère un ancrage dans un paysage (le mot utilisé par Nietzsche pour « pays » est « *Heimat* », dérivé de « *heim* », foyer ; *Heimat* a aussi le sens fort de « patrie »), ancrage dont il a fallu s'arracher pour gagner sa liberté spirituelle. Il s'est retiré dans un ermitage montagnard, une grotte d'altitude, d'où il adresse ici un hymne au soleil matinal. La suite de l'œuvre nous apprend que c'est après une crise religieuse qu'il s'est ainsi retiré. Lui aussi faisait partie des « hallucinés de l'arrière-monde » (croire au « Royaume de Dieu »). Il a apporté ses « cendres » à la montagne (dit le vieil ermite du 2^{ème} §) c'est-à-dire en même temps sa vie racornie, et par la foi, et par le doute qui a détruit sa foi ; il y a cultivé sa « flamme », c'est-à-dire une réconciliation avec le monde tel qu'il est, enfin débarrassé des brouillards de « l'au-delà » : une véritable renaissance. Le soleil symbolise ici la générosité surabondante de la nature dont il s'est imprégné pendant dix ans. L'astre jadis divinisé par le paganisme (le dieu grec Hélios) est à nouveau magnifié et sacralisé par l'hymne qui lui adresse Zarathoustra.

Une double réminiscence culturelle se devine en filigrane de notre texte :

- Les Evangiles, qui mentionnent qu'à 30 ans Jésus-Christ (J-C) descendit sur les bords du Jourdain pour commencer sa vie publique ; à l'inverse, Zarathoustra (Z) se délecte d'une décennie de solitude. Nietzsche parle lui-même dans une lettre de « 5^{ème} Evangile », étant entendu que de la part de celui qui se présenta comme « l'Antéchrist », il s'agit d'un retournement radical du message chrétien : un Anti-évangile ! (voyez le dernier texte qui oppose « l'amour du lointain » à l'amour du prochain !)

- L'allégorie de la caverne, dans La République de Platon. On se souvient que le sage platonicien est celui qui échappe à la caverne des apparences pour contempler le soleil, symbole de l'Idée pure. Or ici, c'est le soleil qui est « monté jusqu'à ma caverne ». Le sage et l'astre vont à la rencontre l'un de l'autre. Le royaume de J-C n'est pas de ce monde. Le monde des Idées de Platon rend le nôtre aussi inconsistant qu'une ombre. Le Z de Nietzsche refuse ce dualisme de « l'au-delà » et de « l'ici-bas », du « monde sensible » et du « monde intelligible ».

Z nous exhorte à être « fidèle à la terre », mais sans « esprit de pesanteur ». D'où ses deux animaux : le serpent tellurique, l'animal qui rampe, et l'aigle surplombant dans le ciel. La fidélité à la terre est une vénération de la nature, terre et ciel (physique) confondus. Un commentateur (Héber-Suffrin) écrit : « La réconciliation du serpent et de l'aigle, c'est aussi celle du diable (le serpent de la Genèse) et du divin (Jupiter et son aigle, non le « Bon Dieu » des chrétiens) ». On peut aussi mentionner la sagesse du serpent et l'orgueil de l'aigle, deux vertus que Z fait siennes. *Autre aspect important du serpent, il est l'animal qui mue. Or Nietzsche, en se revendiquant comme penseur de la vie, souligne qu'elle est aussi puissance de métamorphoses. Lui-même n'a cessé de « muer ». On lit dans Le gai savoir (§371) : « Nous grandissons nous-mêmes, nous changeons sans cesse, nous rejetons notre vieille écorce, nous faisons encore peau neuve à chaque printemps, nous devenons toujours plus jeunes, plus à venir, plus hauts et plus forts... »...comme l'aigle !!*

Deux adversaires principaux sont donc visés implicitement par l'œuvre : une religion, le christianisme (son devoir d'humilité, sa morale ascétique) et une philosophie, le platonisme (et sa réduction du monde sensible à une « apparence » subalterne). « **Ma philosophie est le platonisme inversé** », dira Nietzsche. Il qualifie Platon de « fanatique de l'au-delà...grand calomniateur de la vie » (Généalogie de la morale) ! Ces deux adversaires ont d'ailleurs opéré leur jonction dans la civilisation occidentale : « La pensée chrétienne s'est pour ainsi dire coagulée avec la pensée

platonicienne », écrit Philonenko (Le rire et le tragique). Mais Platon et Jésus ne seront jamais nommément cités : Nietzsche ne cherche pas ici à argumenter contre eux sur un plan logique, mais à suggérer, par une langue poétique, une atmosphère spirituelle qui leur soit incompatible.

Z veut descendre vers les ho comme le soleil à son déclin pour propager cette nouvelle sagesse, celle d'une réconciliation avec le monde. De même que « Dieu s'est fait ho » en J-C, « Zarathoustra veut à nouveau se faire ho », c'est-à-dire sociable ... pour mieux annoncer le Surhomme. L'analogie de la lumière et de la vérité est classique dans les textes religieux et philosophiques. Mais avec la Bible ou Platon, le soleil était le symbole de quelque chose qui le dépassait (Dieu, l'Idée pure). Ici, l'échange de bénédictions (« nous t'avons béni...bénis moi... ») suggère une sorte de divinisation réciproque. Il s'agit de transfigurer le regard porté sur le réel, en renonçant aux « arrière-mondes » qui le dévaluent. Z veut s'inspirer de la générosité solaire : le sage solaire est celui qui réhabilite la plénitude du sensible, libéré des pesantes affabulations du « supra-sensible ». Même les dieux de l'Antiquité, que Nietzsche respecte comme divinisation de la nature, jalourent les ho quand ils réussissent trop bien (c'est la faute morale de l'*hybris* – l'excès -, ou de l'*apeiron* – l'illimitation -, souvent reprochée à Alexandre). Le soleil de Z lui « peut voir sans jalousie un excès de bonheur » (au sens de réussite). Aussi la sagesse solaire de Z n'est plus la prudence du « Rien de trop » du temple d'Apollon à Delphes, mais **la « folie » d'une exaltation de l'énergie vitale**. C'est pourquoi Z est paradoxalement « saturé » de sa sagesse. Car une sagesse qui ne se donnerait pas comme un soleil, une sagesse sans générosité serait un astre mort. Aussi les sages devraient être « fous » car il ne s'agit pas de posséder mais de dilapider, rayonner. Le fou ici n'est plus le « possédé », mais celui qui se « dépossède ». Pour la même raison les pauvres sont « riches ». La pauvreté n'est plus privation souffreteuse, mais distinction entre l'essentiel (énergie vitale) et l'accessoire (les richesses matérielles dont on se délestera sans regret). Z veut donc faire découvrir aux sages et aux pauvres qu'ils ont l'essentiel : une disponibilité à l'exaltation de vivre. C'est pourquoi il compare son esprit à un calice (encore un mot du vocabulaire religieux !) prêt à déborder (cette eau « dorée » est-elle celle d'un nouveau baptême ?)

Z part à la recherche de ceux dont il pourrait étancher la soif (*à nouveau nous avons une subversion et une parodie de références religieuses : Jésus proclame « Heureux les pauvres » et St Paul exalte la « folie de la croix ». Mais la pauvreté de Z n'est plus celle de la misère, mais d'un excès de générosité ; sa folie est bien, comme celle du Christ, d'un ho déifié, mais pas pour le crucifier : c'est celle du Surhomme, que les « derniers ho » ne sauraient comprendre*). L'extrait permet déjà de souligner l'opposition entre la **folie de la vie** que prône Z, et la « folie de la croix » du chrétien (qui est folie de la mort, l'idée d'une rédemption par la souffrance et la mort, un dolorisme morbide). Mais les rencontres du Prologue ne seront qu'une succession de déceptions qui, par contraste, serviront à préciser l'originalité de Z.

§2- La mort de Dieu. Z rencontre un ermite ascète qui chante et loue Dieu. Cette rencontre est ambivalente car le vieux saint est à la fois aveuglé par sa foi et d'une clairvoyance divinatoire sur les transformations de Z. Il est aux antipodes de celui-ci en pratiquant l'idéal ascétique et l'adoration de Dieu, mais il fait preuve d'une intuition spirituelle affûtée par la solitude. D'où une authentique complicité entre les deux solitaires, symbolisée par le rire partagé à la fin de leur rencontre. Les métaphores de l'ermite ne cesseront d'être reprises dans tout l'ouvrage. Z est comme :

- un pyromane (le feu de la vie s'est rallumé sous la cendre) ;
- un danseur ;
- un enfant éveillé, délesté du passé ;
- un marin solitaire, qui veut accoster.

Mais pourquoi retourner chez les « dormeurs » ? Z répond par une profession de foi philanthropique : « J'aime les ho ». Mais la lucidité du vieil ho l'oblige à rectifier, l'ermite avouant avoir troqué son amour des ho, trop imparfaits, pour l'amour de Dieu, c'est à dire l'adoration de la seule perfection divine. Il contrevient donc paisiblement au commandement chrétien de « l'amour du prochain ». Z dira plus loin préférer « l'amour du lointain », c'est-à-dire du Surhomme à venir, à « l'amour du prochain ». Il se reprend ici : je viens faire un cadeau aux ho. Aide-les plutôt à porter leur fardeau, rétorque l'ermite. *Jésus dit, dans l'Évangile selon saint Matthieu (11, 28) : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai... ».*

Z précise en pensée ce cadeau que le vieil ho ne pressent pas : la révélation de la mort de Dieu. Z va bien débarrasser les ho d'un fardeau, mais il s'agit de celui dont le vieil ho est toujours encombré, le fardeau de l'Au-delà. Il s'agit, dit Héber-Suffrin, de « supprimer le fardeau du transcendant ». Le feu qui a couvé sous la cendre, 10 ans durant, c'est le faire-part de décès de Dieu, ce qui contribuera à diviniser le monde.

La mort de Dieu est présentée ici comme un **fait**, que Z ne cherche même pas à discuter avec l'ermite. Mais ce « fait » peut être interprété comme la lente dissipation de la notion d'Au-delà dans notre culture, croyance victime de l'acide du nihilisme qui travaille toutes les valeurs. Mais ce n'est pas le nihilisme des modernes, c'est le bonheur de sa solitude montagnarde qui a fini par dissiper cette ombre dans l'esprit de Z. Il veut partager cette découverte, affranchir les ho encore subjugués par cette croyance. « Dieu est mort, il faut suspendre ailleurs les valeurs morales », écrit Héber-Suffrin. En fait, il faut à la fois les transformer et les centrer en l'ho : nouveau fardeau, tellement lourd, qu'il est digne d'un surhomme.

Le vieil ho suggère les menaces qui attendent Z : celles qui pèsent sur les incendiaires et les voleurs. La solitude et les solitaires sont toujours suspects. A l'inverse, la solitude rapproche les deux ho. Ils ont un autre point commun : ils se sont débarrassés des biens superflus (richesse, prestige social...) pour se concentrer sur l'essentiel. Mais ils sont aux antipodes l'un de l'autre sur le contenu de « l'essentiel » : Dieu et l'après vie pour l'ascète, l'intensification de la vie pour Z. Ils ne retiennent que cette complicité, en se quittant sur un rire enfantin.

§3- L'annonce du Surhumain.

Uebermensch : Surhumain ou surhomme ? Les traducteurs se répartissent à peu près équitablement entre les deux choix. Nous choisissons ici « surhumain », qui a l'avantage d'écarter le contresens du « Super-héros » contemporain (superman *etc.*), ou pire encore, le surhomme racial promis par le nazisme. Cela a aussi l'avantage d'évoquer une valeur (« le » surhumain) plus qu'un personnage, sur lequel toute précision ne pourrait être que fantasmagorique. Ce qui ne nous interdit pas d'évoquer poétiquement cette silhouette lointaine, « le « surhomme », dont Nietzsche veut faire de Z l'annonciateur et le précurseur. C'est en tout cas le seul grand concept de sa philosophie qu'il utilise explicitement dans le Prologue. Les autres ne sont qu'implicites : le nihilisme, la Volonté de Puissance, l'Eternel Retour...



La foule s'est massée pour voir un funambule ou fildefériste, défiant le vide. Z, croyant que ce rassemblement l'accueille, lui adresse son **Evangile du Surhumain**. Tout tourne autour d'un nouvel impératif moral : Il faut surmonter l'ho, qui n'est qu'une créature composite et transitoire. C'est pourquoi il est « le singe du surhomme », un simple brouillon de ce qui doit venir. Cette imperfection devient tolérable si on la comprend comme une ébauche encore confuse. Car l'ho est « éclat de rire ou humiliation » comparativement au surhomme, comme le singe l'est pour l'ho. Cette analogie doit nous aider à motiver et stimuler en nous la volonté de dépassement. L'humanité est donc :

- Transitoire, comme le suggère la formule de l'ho singe du Surhomme. Il y a encore en lui du ver de terre et du singe. Cette suggestion d'évolutionnisme à la Darwin n'est pas à prendre au pied de la lettre (*Nietzsche étant très critique à l'égard du darwinisme, qui lui semblait marquer par l'idée de « progrès »*). L'évolutionnisme n'est ici qu'une comparaison pédagogique pour dire qu'il y a de l'animalité en l'ho. « Le surhomme n'est pas une nouvelle espèce, engendrée par la sélection naturelle, qui remplacerait l'ho actuel, comme l'espèce *Homo sapiens* a remplacé les espèces antérieures... », commente Héber-Suffrin.

- composite : nous sommes « un hybride de plante et de fantôme », dit Z, élargissant l'éventail de notre hétérogénéité aux végétaux et aux spectres... Récapitulons : l'ho est une **créature plante/ver de terre/singe/fantôme** ! Nous n'avons donc aucune unité de nature, nous sommes tiraillés par des tendances contradictoires, telles qu'on les trouve mieux accomplies chez des vivants plus simples. Cette hétérogénéité est associée à l'idée de malpropreté : Z dit de l'ho qu'il est un « fleuve malpropre ». On sait bien qu'un fleuve coule (c'est le *Panta re* d'Héraclite), et qu'il charrie maints déchets.

A noter que c'est « le plus sage d'entre vous » qui oscille entre les deux extrêmes de la « plante » et du « fantôme ». La plante est peut-être une évocation de l'ataraxie passive du sage à l'ancienne, cette indifférence - stoïcienne par ex - à tout « ce qui ne dépend pas de moi ». Mais de quoi parle Nietzsche en mentionnant le « fantôme » ? Cela peut désigner « l'âme » ou Dieu, fictions spiritualistes qu'il dénonce plus loin dans notre œuvre. Mais ce serait aussi, à l'opposé, la promesse du Surhomme, une anticipation qui nous encourage à aller de l'avant, à tuer le « vieil ho » en nous, pour rendre possible cet accomplissement. *Nietzsche utilise ailleurs le mot « fantôme » dans ce sens. Mais c'est le premier sens qui paraît ici le plus crédible.* Nietzsche ne réintroduit-il pas alors le dualisme spiritualiste, pourtant son principal adversaire ? Non, car il insiste aussitôt sur la fidélité à la terre, de manière pathétique et solennelle : « Je vous en conjure, mes frères... ». Il associe ces deux idées du § dans une formule de prière qu'il propose à la foule : « Que le surhumain *soit* le sens de la terre ! ». La formule « que **votre** volonté dise » semble un pastiche du « Notre Père » chrétien : « que **votre** volonté soit faite » : mais ici, il s'agit de la volonté de Dieu... «...que votre Règne vienne » ! C'est un tout autre « règne » qu'annonce Z !

Nul besoin alors de fouiller « les entrailles de l'impénétrable » (*image similaire plus loin : « le ventre de l'Être »*) : c'est toute religion de l'au-delà, toute métaphysique de « l'essence des choses » cachée sous le vernis des apparences qui sont visées par cette forte formule. La « fidélité à la terre » discrédite tout projet de s'évaporer en fantôme spirituel, en pur esprit qui rejoindrait la fiction de « l'être en soi ». Il ne faut donc pas valoriser en nous « l'âme » au détriment du « corps ». Tout est corps en l'ho. C'est à travers la matière, le corps, le monde, que s'accomplira le Surhomme : aigle **et** serpent, aérien et tellurique.

Dès lors que Dieu est mort, blasphémer le monde au nom d'un arrière-monde est le plus grand des blasphèmes. L'exaltation de Dieu et de l'âme a enlaidi le monde et le corps. Par l'idéal ascétique, cette sinistre morale qui cherchait à « purifier » en mortifiant le corps, on dégradait celui-ci. Or la misère du corps révélait celle de l'âme, hantée par la cruelle volupté du dénigrement de soi, extrapolé en dégoût de tout. A ce mépris aberrant et contre-nature du corps (qui caractérisait déjà les pythagoriciens : *Soma, sema* : le corps est un tombeau), Z oppose « le grand mépris ». Mais celui-ci ici a une autre cible, plus immédiate : car l'ancienne morale ascétique du christianisme, largement exténuée par le nihilisme moderne, est remplacée par une morale en apparence opposée, mais en réalité plus méprisable encore, l'hédonisme contemporain. Le texte passe d'un « jadis » explicite à un « maintenant » implicite, que suggère l'interpellation de la foule par Z : « Mais vous, mes frères, dites moi ». « Maintenant », c'est la morale de celui qui sombre vers le « dernier ho », l'avant-dernier ho en quelque sorte ! Il intervient dans le §5, mais son ombre le précède de quelques pages. Car si la morale de « maintenant » reprend bien les valeurs que lui a transmises l'idéal ascétique, c'est en en les pervertissant encore davantage, en les rétrécissant aux dimensions de la plus absolue médiocrité : « bonheur », « raison », « vertu », « justice », « compassion ». Z les passe au tamis de sa critique et de son « grand mépris ».

- Le bonheur n'est plus qu'un misérable contentement, lamentable délectation de sa petite vie ; ou une ataraxie effarouchée du moindre trouble, alors que le bonheur authentique est expansif, rayonnant et surabondant comme le soleil !

- La raison n'est qu'une pseudo-sagesse précautionneuse (« Sois raisonnable ! ») alors qu'elle devrait aspirer à la connaissance comme le lion a faim de sa proie (*et on sait que l'esprit doit se transformer en « lion » dans le discours des « trois métamorphoses »*) !

- La vertu n'est pas *virtu* (l'énergie conquérante dont machiavel s'est fait l'avocat), mais conformisme et soumission ; elle n'est pas un charbon ardent, mais un calcul d'intérêt à courte vue (l'utilitarisme anglo-saxon : Stuart Mill...).

- « Ma pitié n'est pas une crucifixion ». Ce n'est pas l'idéal de la pitié en général que réfute ici Nietzsche (comme il le fait ailleurs), mais la médiocrité de la pitié concrète que les hommes ressentent. Elle est rarement sacrifice de soi, elle ne nous « crucifie » pas. Le Christ, lui, au moins, s'est fait crucifié par pitié pour les ho ! Notre pitié n'est le plus souvent que contagion passive de notre sensibilité par la souffrance des autres, assombrissement du cœur par le dolorisme ambiant.

*Nietzsche est un farouche procureur de la pseudo-virtu de la pitié, piège de la faiblesse et de la haine de la vie pour étendre son empire. Cependant l'interprétation de ce passage est difficile, à cause du contexte qui semble nous dire que seules les vertus radicales, qui vont jusqu'au bout d'elles-mêmes, sont authentiques. Or Nietzsche conteste aussi « l'authenticité » de ces vertus quand elles sont radicalement pratiquées par la morale ascétique : quand, par ex, je pousse ma « charité » jusqu'au sacrifice de moi-même, pour « l'amour des ho ». Cependant Nietzsche **ici** ne s'en prend pas aux idéaux de charité et de compassion que recouvre le mot « pitié », mais dénonce la manière molle et verbale dont ils sont ressentis et pratiqués par la plupart des ho modernes. Ils ne sont même pas conséquents dans leur idéal de pitié (l'humanitarisme contemporain, tout en nous sensibilisant à la misère du monde, ne va pas nous empêcher de dormir !)*

Pas plus que nos « vertus », nos « péchés » n'ont de consistance. Le péché du dernier ho ne sera plus un défi incandescent à Dieu, le parti pris du « diable », mais un vice modéré, parcimonieux, dédramatisé. L'ho est fatigué jusque dans sa dépravation ! Sa perversité baille dans la ouate et l'indolence. Ce ne sont plus ses péchés qui insultent le ciel... c'est la médiocrité dans le péché ! Ce qui « crie contre le ciel », dans la Bible, c'était le meurtre d'Abel par ex, ou la décadence de Sodome et Gomorrhe. Terribles fautes ! Terribles châtements ! Il pouvait y avoir une sombre grandeur dans le mal. Avec l'ho nanifié qui va proliférer « comme les pucerons », même la clientèle de Satan va se raréfier !

Derrière toute **valeur**, il y a un **vouloir** dont Nietzsche veut faire la « généalogie » : quel vouloir derrière le valoir ? Or le vouloir qui dominait les valeurs chrétiennes était certes un vouloir négatif, réactif, passif : une simple volonté de déprécier ; mais c'était encore un vouloir. Demain, ce sera pire. Le dernier ho n'aura même plus la force de nier le monde, comme pouvait encore le faire le chrétien en magnifiant « l'arrière-monde ». Avant que l'humanité ne se vide de volonté et d'énergie, dans le bien comme dans le mal, Z veut la voir « lécher par l'éclair », il veut lui « inoculer la folie » ! Il n'est pas trop tard ! « L'avant-dernier ho » peut encore réagir !

« Voyez ! Je vous enseigne le surhumain : c'est lui, cet éclair ! C'est lui, cette folie ! ». C'est donc la démesure qui est le chemin du surhumain : une intensification de l'énergie vitale s'épanouissant en volonté de création. Avec son Zarathoustra, Nietzsche annonce l'aurore d'une volonté à nouveau positive, active, affirmative. C'est pourquoi il s'agit au moins étymologiquement d'un « Evangile » : une « bonne nouvelle ».

C'est la pleine conscience de la mort de Dieu, ce maître implacable et niveleur, véritable fantôme d'esclaves, qui devrait bouleverser tous les jugements de valeur. Parce que Dieu est mort, il **faut** le surhomme ! En se vidant du « divin », le ciel, enfin dégagé, laisse la place au surgissement du « surhumain », et avec lui, la création de nouvelles valeurs. Le dernier ho est un néant transitoire. L'enthousiasme de l'incandescence vitale qui accomplira cette mutation est suggéré dans l'œuvre par l'insistance du champ sémantique du feu (éclair, flamme, charbon ardent...).

Mais la foule fait semblant de croire qu'il annonce le funambule : assez parlé ! On veut le voir maintenant ! Le quiproquo fait de Z un bouffon, le porte voix clownesque du danseur de corde qui s'apprête à s'élancer dans le vide, au-dessus de lui. Z ne le voit pas, ne comprend pas et persiste. Au rire partagé avec l'ascète du § précédent, succède le rire sarcastique de la foule, qui moque le radoteur. On ne peut pas imaginer plus énorme malentendu : là où Z annonce une révolution spirituelle (la « transmutation de toutes les valeurs »), ses auditeurs attendent un divertissement de cirque ! Le prophète est pris pour un saltimbanque ! Cette scène de tragi-comédie souligne que pour Nietzsche, le cadeau de Z est impossible : l'Evangile du Surhomme est inaudible à la foule !

§4- Le sens de la vie humaine : « une transition et un déclin ». S'enfonçant dans le quiproquo, Z croit que la formule « danseur de corde » lancée par la foule désigne le surhomme. Il s'empare de la métaphore pour faire de l'ho « une corde tendue entre l'animal et le surhumain ». La « transition » ici consiste à « franchir un abîme », celui qui sépare l'«avant-dernier ho » (puisqu'il y

a un « dernier ho »), et l'avènement du Surhomme. Le paradoxe est que pour accomplir ses virtualités extraordinaires, l'ho doit « décliner » : « ce qui est grand dans l'ho, c'est qu'il est un pont et non un but ». Dans l'hymne au soleil, Z disait déjà que par générosité (« *j'aimerais prodiguer et distribuer* »), il devait « décliner » comme un soleil couchant. Mais il faut distinguer ce déclin de la chute dans l'abîme du dernier ho, dont on sait par le §5 qu'il serait irrémédiable, par sa stérilité, compromettant l'advenue du surhumain. Le dernier ho, hédoniste décadent claquemuré dans son étroit bonheur, ne peut pas engendrer le surhomme.

L'humanité n'est donc pas une fin en soi (comme dans la morale kantienne par ex, qui fait de la dignité humaine un absolu), mais un simple **moyen**, pour quelque chose qui le dépasse. Consentir à ce dépassement, consentir au déclin de l'humain pour promouvoir le surhumain, voilà ce qui est digne d'amour (contre le christianisme où il s'agit d'aimer son « prochain »). On est loin du « respect » que Kant, réserve exclusivement à l'ho parce qu'il est capable d'autonomie, c'est-à-dire de formuler et appliquer la loi morale. Seule la vie visant le surhumain, donc le déclin de ce qu'il y a de « trop humain » en nous, vaut la peine d'être vécue. Le grand mépris pour l'ho présent n'est que le revers de la vénération pour ce qui vient. Il faut un crépuscule pour qu'il y ait une aurore ! « Ils (*ceux qui méprisent le présent pour mieux vénérer l'avenir*) sont des flèches du désir d'aller vers l'autre rive ». Le sacrifice de soi prend alors sens, non pour des raisons qu'on va chercher « derrière les étoiles », mais dans un enracinement ici-bas : non une transcendance, mais une immanence. La suite précise ce qui décline et ce qui croît entre l'ho et le surhomme : « J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit : sa tête, ainsi, ne sert que d'entrailles à son cœur mais son cœur le mène à son déclin ». Nietzsche renverse la hiérarchie de la tête (donc le *logos*) du cœur et du ventre qu'on trouve chez Platon. Ce qui va décliner, c'est l'hypertrophie de la raison initiée par Socrate et Platon, la tyrannie de la raison raisonnante : « Maître cerveau sur un homme perché » s'amuse Paul Valéry ! Ce n'est plus le *logos* qui est souverain, c'est le cœur, à quoi la « tête » sert « d'entrailles » ! (*et qu'est-ce qui ressemble davantage à des « entrailles » que le cerveau ?*) Formulation qui met l'intelligence au service de la passion, passion de vivre et de créer qui sera le moteur du Surhomme. Le 1^{er} § nous a dit que c'est lorsque « son cœur se transforma » que Z décida de descendre chez les ho. Seule l'incandescence de la passion dont l'organe est le cœur, son exclusivisme, sa focalisation sur son objet rendront possible l'émergence du surhumain. La philosophie de Nietzsche est une philosophie passionnelle.

La transition et le déclin est donc aussi une « annonciation », comme ces « lourdes gouttes » qui tombent « et périment » en annonçant l'orage. Z se présente comme « la lourde goutte » annonciatrice ; la foudre sera le surhumain. Nietzsche fait donc de son personnage le « St Jean-Baptiste » du Surhomme.

§5- L'annonce du « dernier homme »

Z est déconcerté par la réaction rétive de la foule. Les ho sont-ils à ce point anesthésiés par leur néant ? Le vieil ascète du §2 l'avait prévenu : ce sont des « dormeurs ». Faut-il pour les réveiller une gesticulation outrée, une cacophonie de percussions ou de cris ? (*il reprochera à la musique de Wagner un pathétique outré pour « réveiller les demi-morts »*). Est-ce à l'inverse la parole atrophiée du bègue ou du bafouilleur qui les rendrait attentifs ?

Les ho sont fiers, se dit Z, parce qu'ils sont « cultivés ». Or la culture peut dégénérer dans le pire. *N est sévère contre la culture de son temps, qu'il voit comme un patchwork décadent d'influences contradictoires, de souvenirs historiques disparates (cette hétérogénéité est très flagrante en art : le XIX^e siècle sera souvent le pasticheur des époques anciennes : l'égyptomanie, les tendances néogothiques, néo-byzantines, néo-romanes etc. ; ce qui côtoie en même temps toutes les innovations de la Révolution industrielle !)*. La culture peut être la pire des contre-natures quand elle entre en décadence ; elle n'est pas bonne « en soi ». Titillons alors l'orgueil des ho, exposons le risque qu'ils courent : devenir la créature la plus dégradée possible, « le dernier ho ».

Le dernier ho sera l'ultime produit du nihilisme. La page qui l'évoque insiste sur sa « petitesse », en opposition avec la grandeur du surhumain du § précédent, une petitesse qui réduit tout à son image. Aussi « Il est temps...Il est grand temps... », répète Z. Il se souvient ici des « prédicateurs de carême », qui prêchent l'humble retour à Dieu avant qu'il ne soit trop tard : « Convertissez vous, misérables pécheurs ! »...Mais ce n'est pas du châtiment divin, que Z menace la foule, c'est d'une

dégringolade collective de l'humanité. Avant que votre déchéance ne soit irréversible, c'est-à-dire avant qu'une stérilité morale sans retour vous gagne, ensemencez le sol de l'avenir, lancez « par-delà l'humanité la flèche de votre désir » ! Cette énergie du désir, ce dynamisme d'une impulsion se projetant en avant, cela a une condition : « Il faut encore avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante ». Attention : l'étoile n'est plus ici une transcendance idéale, mais l'étincelle que je peux faire surgir de mon propre feu. Mais en quoi un « chaos » est-il fécond ? C'est que l'humanité décadente pourrait moins souffrir d'anarchie que de l'appesantissement de l'ordre social, ce que N voit à l'œuvre par ex dans les bénédictions suspectes de la valeur « travail », la meilleure manière de discipliner et soumettre les ho. De même la démocratie et le socialisme, dans leur idolâtrie de la « masse » seraient d'excellents éteignoirs de la liberté de l'esprit. Toutes les énergies du cœur humains, toute l'intensité de la passion seraient asphyxiées sous la chape de plomb « du plus froid des monstres froids », L'Etat. De plus le « chaos » intérieur implique encore une volonté vierge ou juvénile, qui n'est pas exercée à la maîtrise de soi. L'énergie de la jeunesse est souvent informe. Or c'est à ce qu'il y a de plus jeune et de plus vivant chez ses auditeurs que Z veut s'adresser. « Je t'en conjure : ne répudie pas le héros qui est en toi ! », dira-t-il plus loin à un jeune disciple. Il y a encore en vous assez d'énergie pour donner naissance à un grand arbre ! Nietzsche écrit à l'inverse, dans Le gai savoir : « Tous les épuisés maudissent le soleil ; pour eux la valeur des arbres... c'est l'ombre ! »

Z fait alors entrer en scène ces « épuisés », ces anémiés de la volonté : les derniers ho. Ceux-ci ne comprendraient même plus le vocabulaire de Z, verbes et métaphores : Aimer ? Créer ? Désirer ? Quelle « étoile » ? L'avènement du « dernier ho » commence par un brouillage de l'espace et du temps. Spatialement, la terre va se « rapetisser », le dernier ho prolifère comme une espèce parasite (les pucerons sautillants), sauf là où il fait trop froid. Pour se tenir chaud, les derniers ho se tassent et se frottent dans la plus étroite promiscuité. « L'amour du prochain » chrétien est désormais réduit à une compression de bétail. Peut-être Nietzsche se souvient-il des diatribes contre les « gueux » de son initiateurs en philosophie, Schopenhauer, quand le vieux misanthrope s'exclamait : « Tous les gueux sont d'un sociable à faire pitié ! ». Le parasitisme universel de l'engance humaine défigurera la terre ! *C'est ici que le poème de Nietzsche se fait le plus prophétique : on ne peut s'empêcher de penser au rétrécissement du monde par les transports modernes, et à l'urbanisme démentiel des grandes mégapoles modernes, lèpre côtoyant parfois d'arides déserts : Le Caire... Las Vegas !!* Mais ce sont aussi les repères temporels qui sont modifiés. D'abord, les derniers ho vivront plus longtemps (le fameux « allongement de l'espérance de vie »), et on comprend pourquoi : ils vénèrent la santé, et c'est désormais la maladie qui sera « péché » : il ne faut pas dilapider ce qu'on appelle aujourd'hui son « capital santé » ! Hygiène et diététique seront les maîtres mots d'un monde aseptisé ; ils remplaceront l'ancienne vertu de tempérance. Mais la temporalité est aussi celle d'une **fin de l'histoire**. Or l'histoire humaine était tragique et passionnelle : « « Jadis, tout le monde était fou », disent les plus finauds ». L'histoire était cette chaudière en ébullition permanente d'où sortait, à côté des grandes créations de l'esprit humain, les guerres civiles, religieuses, nationalistes : quelles folies ! La tiédeur du dernier ho exclut cette mixture du meilleur et du pire. « On est avisé et l'on sait tout ce qui s'est passé. Aussi on n'en finit pas de railler ». Le dernier ho connaîtra l'histoire, pour mieux lui comparer son morne bonheur. L'histoire servira à « railler » les générations de fous qui nous ont précédés. *Nietzsche est aussi le procureur de l'historicisme du XIX^e siècle, le siècle qui créé la science historique, les méthodes de l'érudition, tout comme les pastiches architecturaux (les châteaux de Louis II de Bavière !) Mais en imaginant ici cette parodie de « fin de l'histoire » ce sont aussi les philosophies de l'Histoire qui sont visées : Hegel, Auguste Comte, Marx... La voilà, votre fameuse « fin de l'histoire » ! Quelle apothéose !* Le dernier ho est en exterritorialité au-dessus de l'histoire, qu'il contemple d'un œil goguenard. Bien sûr, on se « chamaille » encore (verbe très atténué, avec une nuance du puérilité), mais sans passion et sans conséquence : pas question de se gâter le sommeil et l'estomac pour des futilités ! *Nietzsche dira ailleurs : « Le XX^e siècle sera le siècle classique de la guerre ». Mais il n'est pas à une contradiction près !*

Ce que le dernier ho met au-dessus de tout, c'est le « bonheur », qu'il prétend avoir « inventé ». Cet eudémonisme est un attiédissement systématique de la vie. Il faut être prudent, marcher à petits pas pour ne pas risquer le moindre obstacle (*songez à la quantité effroyable de livres publiés aujourd'hui sous la rubrique « développement personnel », et qui débitent mille et un conseils pour « être heureux » !* Nous vivons l'époque de **l'idéologie du bonheur**, et sur ce point Nietzsche est un

auteur éclairant). Il ne faut pas non plus trop de méfiance ni trop de soupçon : en un mot, éviter tout ce qui fatigue et embarrasse. On utilisera des toxiques en quantités modérées (alcool, tabac, quelques substances interdites ?), et un bon empoisonnement final pour mourir sans douleur : une euthanasie « *fun* », « *cool* », « *too much* » ! Ni les plaisirs ni les souffrances ne doivent être excessifs ! On est trop douillet, ça chatouille ! Enfin, l'uniformité sociale et politique est garantie par l'égalité de principe et le gréganisme de l'opinion publique : si bien que le marginal et le dissident seront des fous, ce qu'ils admettront d'eux-mêmes, au point de se faire interner de leur plein gré en asile psychiatrique ! *On peut penser à deux références philosophiques, en écho à ce texte : le « despotisme de tuteurs », selon Tocqueville, et la « dictature du On » selon Heidegger, qui menaceraient selon eux la démocratie.* Le travail restera une valeur, divertissement nécessaire au sens pascalien, mais sans abuser. Ce totalitarisme mou est le chef d'œuvre du dernier ho. Sa petite santé, son petit travail, son petit chez-soi, son petit plaisir : « Nous avons inventé le bonheur », répète-t-il en clignant de l'œil ! Ce signe de connivence vulgaire (« cligner de l'œil »), signale Héber-Suffrin, est la mimique du futé, du malin, « pas fou lui », à qui « on ne la fait pas », qui sait tirer son avantage de tout en s'installant confortablement dans son petit bonheur standardisé et consumériste, ce petit néant que nous connaissons si bien aujourd'hui ! De cette gélatine ne pourrait plus jaillir la moindre « étoile dansante » !

Or cette vision que Z croit cauchemardesque, voilà qu'elle agréée à la foule : « Fais nous devenir ce dernier ho ! ». Il se rétracte alors sur lui-même et « parle à son cœur » (expression littéraire qu'on trouve aussi bien chez Homère que dans La Bible) : il attribue son inaptitude à transmettre ce qu'il appelle ailleurs sa « **sauvage sagesse** » à son séjour prolongé dans la nature. L'Évangile du surhumain est inaudible. Il reçoit le rire de la foule comme un glaçant ricanement de haine. En le moquant comme un bouffon, la foule évacue tout ce que la « sauvage sagesse » de Z a de déstabilisant.

§6- La chute du danseur de corde. L'accident du funambule n'est pas qu'une anecdote narrative, un simple épisode distrayant dans le récit. Dans un livre où tout est symbole et parabole, celui que Z qualifie « d'ami » et de « premier compagnon » est un personnage décisif. On peut y voir l'incarnation de l'**ho** lui-même, tentant de franchir l'abîme entre le singe et le surhomme. Or la tentative va échouer. A la moitié du chemin, un second personnage, encore plus énigmatique, surgit : un pitre bariolé redoutablement agile, avançant à grande enjambées, insultant son prédécesseur et sautant au-dessus de lui. Nietzsche a vu dans son enfance ce tour de force bien connu des funambules : le premier s'agenouillant pour laisser le second franchir l'obstacle, passant d'un bond comme un dieu dansant. Or ici le saut sera fatal au premier qui, déconcentré, lâche son balancier et chute, « tourbillon de bras et de jambes », avant de s'écraser près de Z.

Qui est le pitre bariolé ? Ce n'est pas le diable, Z l'a réfuté. On a pu y voir la **mauvaise conscience** : quand elle tourmente l'ho, elle l'empêche d'avancer, le fait hésiter et finalement chuter. Cela expliquerait aussi la peur de l'enfer de sa victime. Philonenko (dans Nietzsche, le rire et le tragique) y voit au contraire la **bonne conscience** humaine, bien plus agile que l'esprit libre, parce qu'elle peut s'appuyer sur ses préjugés et automatismes mentaux. C'est toute l'ambivalence d'un langage d'images !

Mais nous proposons une troisième hypothèse : le pitre serait **Socrate**, ou le **rationalisme** tel que Socrate l'a initié puis transmis à Platon et la culture occidentale. Car il y a une analogie entre cette scène du Zarathoustra et un autre « meurtre », sur lequel Nietzsche reviendra souvent : celui de la grande culture grecque des mythes et des tragédies par le rationalisme de Socrate. Ce dernier est, aux yeux de Nietzsche, un monstre. C'est un grec décadent qui a hypertrophié sa raison pour surmonter l'anarchie de ses instincts. Sa laideur serait un symptôme de cette confusion intime, péniblement surmontée par l'autorité de la raison. D'où le prétexte d'une tyrannie morale contre les désirs, passions, impulsions vitales, que la philosophie grecque va adopter et cultiver, puis le christianisme, qui le dogmatisera en religion. Cette « logocratie » (pouvoir de la raison) sera fatale à l'esprit grec, nourri jusque là de croyances mythiques et du culte de la beauté. L'agilité intellectuelle de la dialectique socratique tétanise ses adversaires, attachés aux cultes et aux croyances traditionnelles. C'est l'agilité du pitre bariolé, sa capacité à « sauter » au-dessus du concurrent qui nous fait songer au réquisitoire nietzschéen contre Socrate (par ex dans Le crépuscule des idoles). Se développera

après Socrate un rationalisme virtuose dans sa capacité d'escamoter le réel, une tradition « métaphysique » d'autant plus agile et rapide qu'elle n'a que peu de points de contact avec le monde sensible. C'est le platonisme surtout qui est visé. Ensuite, la raison raisonnante pourra se mettre au service de la « vraie foi » (le christianisme...), ou de quelques idéologies de substitution (le socialisme...). Peu importe : il nous semble que ce que révèle la chute du danseur de corde, c'est **l'attentat de la raison contre la vie**, les sophismes étourdissants de la raison raisonnante contre notre enracinement dans la vie. Ce n'est qu'une hypothèse de lecture.

Le saltimbanque agonisant craint donc de tomber dans les mains du diable. Z, qui a annoncé la mort de Dieu, en signale ici cette conséquence indirecte : le diable n'existe pas (l'ange déchu, la figure antithétique du Bien). Le mourant peut partir en paix : il a fait le métier honorable de mettre sa vie en danger, en analogie avec Nietzsche pour qui la philosophie est périlleuse, une discipline qui consiste à s'expérimenter, à tester sur soi la puissance des idées. Elles sont tout, sauf inoffensives. Elles ont une portée existentielle, ce que les grecs avaient bien mieux compris que les modernes.

Z, pour tout disciple, emporte le cadavre du danseur de corde qu'il déposera dans un arbre creux (tradition qui existait en Perse, patrie du Zarathoustra historique). La victime est dite « ami » et « premier disciple » : chacun, s'il veut vivre intensément sa pensée et penser intensément sa vie, devra s'aventurer sur la corde, au risque de sombrer comme le fera Nietzsche lui-même dans la dernière décennie de son existence.



Les discours de Zarathoustra

Les trois métamorphoses

L'esprit libre passe par trois mutations : il est **chameau**, puis **lion**, puis **enfant**. Ce qui signifie que penser vraiment, c'est être transformé en profondeur par ce qu'on pense. Or seul « l'enfant » pourra penser pleinement les deux idées clé du nietzschéisme : la Volonté de puissance et l'Eternel Retour. C'est pourquoi, en explicitant son allégorie en même temps qu'il la raconte, Nietzsche est de moins en moins précis à mesure qu'on avance vers la phase ultime. Car il faut être « l'enfant » (en fait, le surhomme) pour la « pensée abyssale » vers laquelle chemine Z.

Le chameau, c'est l'esprit de sérieux, conservateur et savant, dont le sentiment clé est le respect : le respect de tous les héritages et de tous les savoirs, qu'il est prêt à endosser, comme un chameau de caravane obéissant et stupide. Dans d'autres textes Nietzsche évoque l'âne. Il y a en l'ho une « bête de somme » qui, de charge en surcharge, ne cesse d'assumer le passé révolu (l'historicisme du XIXe siècle), les valeurs traditionnelles (le conservatisme moral attaché aux anciennes tables de valeurs). Ces « atlantes » sont de ceux qui transmettent de génération en génération l'acquis cumulatif des cultures, dans un universalisme vorace et prospecteur (« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger »). Il y a dans cette soumission une sorte de cruauté de l'esprit envers lui-même, capable de s'humilier (il s'agenouille comme le chameau qu'on charge), capable de s'initier durement aux disciplines les plus austères, aux éruditions les plus pointues, comme le fit le jeune Nietzsche lui-même avec la philologie du grec ancien. Or Z présente plus loin « l'esprit de pesanteur » comme le diable qui le tourmente. Aimer la vie, c'est être capable de la « danser », par le corps ou l'esprit.

C'est pourquoi dans le désert, le chameau se déleste de son bagage et devient « lion ». Il s'agit maintenant de conquérir sa liberté. Il veut « l'arracher à son amour », c'est-à-dire à ses anciennes adorations. Nietzsche écrit plus loin ('Des fameux sages', livre II) : « Celui que je dirais véridique, c'est celui qui va dans les déserts sans dieux pour y briser son cœur plein de vénération... Etre

affamé, violent, seul, sans dieu : voilà qui est volonté de lion ». Et si l'esprit a encore un maître ou un dieu, c'est pour mieux en briser les idoles. « Ni Dieu, ni maître ! », clament les anarchistes !

Mais Nietzsche n'est pas anarchiste. Certes il faut détruire, mais pour mieux créer. Détruire, c'est d'abord affronter **le grand dragon** : « Tu dois », celui qui crache le feu de tous les impératifs, et sur les écailles duquel brille une multitude de « Tu dois » ! Le roi lion est celui qui rugit : « Je veux » ! Le dragon a pour lui l'autorité de millénaires de disciplines morales, sociales, intellectuelles. Aussi faut-il la force et la férocité d'un lion pour lui tenir tête. Ma volonté est ma loi ; c'est ma volonté que je veux aimer.

Dans ses métamorphoses, « il y a, écrit Héber-Suffrin, comme une image de la vie (éducation passive, crise d'adolescence, initiative du jeune adulte), comme une image aussi de la vie de Nietzsche. » En effet Nietzsche sut s'éloigner des deux maître majeurs qui éblouirent sa jeunesse : Schopenhauer (la lecture du Monde comme volonté et comme représentation) et Wagner. Et Z demandera à ses propres disciples d'en faire autant avec lui : le disciple authentique est un parricide (et un rapport maître / disciple n'est pas fatalement un rapport sectaire !).

Cette phase destructrice nous rappelle qu'il y a, dans toute démarche philosophique, un épisode négatif : l'ironie acide de Socrate rend possible la maïeutique ; le doute hyperbolique cartésien aboutit à l'évidence d'une idée claire et distincte comme critère de vérité ; dans les philosophies de l'histoire de Hegel et Marx, il y a la violence comme « ruse de la raison » (Hegel) ou « accoucheuse de l'histoire » (Marx). C'est chez eux le « travail du négatif » (Hegel) de la dialectique.

Il y a, c'est vrai, une sorte de dialectique ici, mais une dialectique concrète et vécue, qu'il ne faut surtout pas réduire à une combinatoire logique (thèse/antithèse/synthèse) ou une dialectique abstraite entre trois moments homogènes. Car les métamorphoses sont radicales et hétérogènes, les trois incarnations sont très différentes, il y a à chaque fois une véritable mutation, un rejet de l'épisode antérieur. Il s'agit de se propulser dans une nouvelle dimension de vie.

Le chameau est courageux, mais n'a pas le courage qui dit « non » ; or si le lion conquiert la liberté de dire « non » (« Penser, c'est dire non », écrit Alain), il ne sait pas dire... « Oui » ! Il ne s'agit plus du « oui » soumis du chameau qui consent à toutes les charges, mais le « Oui » sacré à tout ce qui est, « *l'amor fati* » dit-il ailleurs, l'amour de la fatalité (ou plutôt de la Nécessité) et de tout ce qui existe. Il faut pour ce « Oui » sacré l'innocence de l'enfant. Il ne s'agit pas, bien sûr, de « retomber en enfance ». Emancipé des épisodes précédents, « perdu au monde » des humains ordinaires, cet « enfant » est en réalité le surhomme. Il est parvenu où le danseur de corde avait échoué. Son regard est nettoyé de tous les vieux stéréotypes. Nietzsche appelle ailleurs ce « Oui sacré » « un acquiescement dionysiaque ». « Etat le plus haut qu'un philosophe puisse atteindre : avoir envers l'existence une attitude dionysiaque : ma formule pour cela est *amor fati*... » (Fragments posthumes). Seule cette ivresse de vie permettra de regarder en face la Volonté de puissance qui traverse toute chose et l'Eternel Retour. C'est la pierre de touche de la surhumanité, ce qui la séparera de l'ho. Le flux chaotique des énergies de la « volonté de puissance », dont le spectacle nous tuerait, est un jeu qui fait rire l'enfant surhomme.

Il est aussi, cet enfant, « une roue qui tourne d'elle-même, un premier mouvement », c'est-à-dire à la fois celui qui consent à l'hypothèse de l'Eternel Retour, et pourtant capable d'une action absolument neuve, sans le secours d'aucun précédent. Il y a là une contradiction qui pose un problème philosophique redoutable : la conciliation de la Volonté de puissance et de l'Eternel Retour dans la pensée de Nietzsche. On pourrait la comprendre ainsi : l'Eternel Retour ne consiste pas à se laisser transir et accabler par le passé et l'avenir ; mais à intensifier le présent de manière à consentir à sa démultiplication infinie. J'aime tellement la vie que ce moment où je vis, j'aimerais l'avoir vécu et le revivre une infinité de fois. Il doit donc être une création exceptionnelle de la volonté, et non la morne redite de ce qui fut et de ce qui sera. Il doit être assez beau **à lui seul** pour justifier la vie ! C'est pourquoi le surhomme est totalement émancipé de toutes les anciennes conventions et valeurs, il sera le créateur de nouvelles valeurs. Que sera cette liberté royale et innocente ? Nous ne pouvons que la pressentir par la négation de tous nos esclavages, mais c'est au surhomme de la créer, par essence donc imprévisible. C'est pourquoi Nietzsche n'en dit pas plus... A la fin de 2001, Odyssée de l'espace de Kubrick, on voit le cosmonaute David Bowman revenir vers la terre, métamorphosé en fœtus, sous les premières mesures du poème symphonique de Richard Strauss, Ainsi parlait Zarathoustra !

Des hallucinés de l'arrière-monde

Ce discours contient l'une des rares confidences autobiographiques de Z sur sa vie avant sa décennie de solitude. Il fut lui aussi un croyant. Dieu rayonnait sur sa vie, puis ce soleil a pâli, le poison du doute l'a tourmenté. Il a emporté sa cendre dans les montagnes : sa foi carbonisée. Et de cette cendre a rejailli une flamme ! Une toute autre foi, celle de la vie et de la terre, l'adhésion à un réel sans transcendance, sans cet « au-delà » qualifié péjorativement d'arrière-monde, comme ces vulgaires « doubles fonds » qu'on trouve dans certains tiroirs ! Le réquisitoire contre « l'au-delà » est mené sur un ton polémique : chimère, illusion, envoûtement, néant céleste ! Cette « hallucination », cette « fascination » est en réalité une **projection psychologique**. J'ai projeté dans le ciel des fragments de moi-même et de l'humanité en général, que j'ai « hypostasié », c'est-à-dire dont j'ai fait un Etre que j'ai adoré. Feuerbach a mené sur ce mécanisme des analyses devenues classiques (voir cours sur la religion). La souffrance de ma foi m'a finalement convaincu de fuir ce face-à-face fantomatique. Et c'est justement ma solitude qui m'en a libéré ! La nature qui m'entourait m'a rappelé aux réalités d'ici bas. Dans son désert, le chameau de la foi est devenu le lion de l'esprit libre.

Z est maintenant capable d'expliquer la genèse de la foi religieuse. Il l'attribue à une fatigue du vouloir. Quand la vie tourmentée décline en nous, elle rêve d'un raccourci pour accéder au bonheur : la conversion religieuse. C'est la volonté lasse et fatiguée qui s'emmaillote dans le coton de l'arrière-monde, avec des larmes de reconnaissance. La Providence de Dieu pourvoit à tout ! Alors, ma volonté me paraît péché d'orgueil. Il n'y a plus rien à vouloir quand la volonté divine s'impose à moi dans un spasme d'amour ! Il suffit de s'abandonner. C'est justement par cette démission et par cette lâcheté que je crois « accéder à l'ultime », Dieu, Cause première et dernière ; Dieu, sens de ma vie et Principe de toute chose ! L'arrière-monde est la création hallucinatoire de celui qui ne peut plus réellement créer. Il finit par adhérer à son rêve d'un paternalisme divin qui le dispenserait de grandir (devenir...l'enfant surhumain !)

Or cette projection psychologique, Z ne l'attribue pas à l'âme ou à l'esprit, mais au **corps**. Quand les puissances corporelles en nous sont désorganisées et inefficaces, l'esprit cherche un tuteur ou un corset, quelque chose qui le ferait résister à la tentation de l'avachissement ou de l'effondrement. Le corps décadent « désespère de la terre » où il ne sait plus s'épanouir : il projette alors l'esprit dans une surréalité fictive et factice. Il y entend gargouiller « le ventre de l'Être », ce qui est caché derrière les apparences, ce Dieu de bonté qui me couve et me secourt. Le « ventre de l'Être » ! Il n'est que Volonté de puissance, aveugle, chaotique, sans intention ni finalité ! Volonté signifie ici tendance à la puissance, et non puissance paternaliste qui me dispenserait de vouloir ! Nous ne sommes que fétus de paille sur cet abîme ! Mais je déploie sur sa surface les scintillements de mon rêve, Dieu, cette projection de ma faiblesse, inversée en une surpuissance législatrice de ma vie... Il ne me reste qu'à « enfouir ma tête dans le sable des choses célestes », comme l'autruche apeurée. Dès qu'on a compris la fantasmagorie religieuse, il n'y a qu'une alternative : porter la tête haute, assumer en soi les virtualités de surhumanité pour « donner un sens à la terre ».

Des contempteurs du corps

Le contempteur est celui qui méprise et dénigre. Z a un compte à régler avec les contempteurs du corps (« je veux dire leur fait... »). De manière polémique et violente, il les invite au suicide : si le corps est si méprisable, soyez conséquents ! N va se faire contre eux le laudateur du corps, jusqu'à nier cette « réalité supérieure », l'âme, au nom de laquelle les spiritualistes, depuis les pythagoriciens (*soma, sema* !), dévaluent le corps.

On peut être puéril et, comme un enfant naïf, croire encore au dualisme (corps et âme). Mais tout est corps en l'ho. Je n'ai pas un corps, je suis mon corps. L'âme n'est qu'un mot pour évoquer la vie mentale, qui n'est pas séparable de la vie organique. Aussi toute psychologie (de *psyché*, l'âme) doit être une psychophysiologie. *Attention : l'enfant mentionné ici est celui d'une puérité immature conditionnée par le catéchisme (croire en l'âme immortelle) ; rien à voir avec « l'enfant » de la troisième métamorphose, qui est le summum de l'accomplissement...surhumain !*

Le passage qui suit est difficile, et variant selon les traductions : « *Der Leib ist eine grosse Vernunft, eine Vielheit mit Einem Sinne* ». Nous proposons : « Le corps est une grande raison, une multitude

unifiée ». D'autres lisent de manière plus littérale : «... une multiplicité avec un seul sens ». La « grande raison » n'est ainsi nommée que par rapport à la « petite », la conscience rationnelle. La grande raison, c'est ce qui domine mon corps pour lui donner sa cohésion organique. Car un corps est pluriel, constitué de multiples forces qui s'arc-boutent les unes contre les autres et veulent toutes dominer. C'est pourquoi un corps (qu'il soit « social » ou « organique » d'ailleurs) peut être « guerre ». Quand la force unifiante s'affaiblit, par l'anarchie croissante des instincts ou des organes, c'est la pathologie mentale ou physique. Il doit donc être pacifié par « la grande raison », qui coordonne et solidarise les forces. Le corps est « un troupeau et un berger ».

Mais il ne faut pas se tromper sur l'identité du berger. Ce n'est pas la conscience raisonnée ou l'esprit (*Geist*). Une philosophie abusivement spiritualiste a surévalué la conscience, qui n'est qu'un épiphénomène à la périphérie de la vie. Z appelle « ta petite raison » (« *deine kleine Vernunft* ») cet esprit, et précise sa nature de manière réductrice : elle est « un petit outil, un petit jouet de ta grande raison ». Il est illusoire de monter en épingle le moi conscient. En-deça de lui, il y a « un maître impérieux, un sage inconnu – il s'appelle « le Soi » (*das Selbst*). Il habite ton corps. Il est ton corps ». Le « Soi » ne s'identifie pas au « moi ». Il n'en a nul besoin. Il le **fait**, il le laisse avancer sur la scène éclairée de la conscience et du langage. Le Soi est le marionnettiste ou le ventriloque du moi.

« Il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure sagesse », car le moi serait incapable d'accomplir la puissante unité organique qui coordonne les fonctions de son corps. L'unité du moi lui-même n'est qu'une œuvre du Soi. Aussi l'adhésion intellectuelle à une sagesse quelconque (religion, idéologie, philosophie, peu importe) n'est même pas à l'initiative du moi. C'est le Soi qui va orienter le moi selon ses besoins psychophysiologiques. Aussi les « cabrioles prétentieuses » du moi sont sans importance. Il peut se donner la prétention de « choisir », de disposer de son libre arbitre, c'est le Soi qui sait ce qu'il veut et « murmure ses pensées » au moi. Si je souffre ou si je me réjouis, je chercherais les moyens d'atténuer mes souffrances ou prolonger mes plaisirs. C'est le Soi qui est à l'initiative de mes sentiments de plaisir ou de souffrance, pour stimuler et **téléguider** le moi. Il n'est pas indifférent que les « pensées » mentionnées ici comme des initiatives du « Soi » soient des affects. Car c'est par l'affectivité que le Soi « tient » le moi. Le reste, le détail des spéculations par lesquelles on va justifier tel ou tel engagement (les « envolées de l'esprit ») est certes l'œuvre du moi. Mais les pensées de celui-ci sont des pensées de **l'après coup**. L'impulsion et la direction sont une décision de « *das Selbst* », le Soi. Z va donner un ex avec les calomnieurs du corps eux-mêmes.

Car vous, qui méprisez votre corps, ce « tombeau », ce « borborygme », « ce cachot » (voir ces mots dans Platon), croyez bien que c'est à l'initiative du Soi... autrement dit de **votre** corps lui-même ! Lorsqu'il ne peut plus créer (« c'est ce qu'il aime vouloir de toute sa ferveur »), accroître sa puissance en lui et hors de lui, il vous inspire une fatigue de vivre, un « à quoi bon » qui vous feront adhérer à une doctrine du mépris du corps (christianisme, platonisme, bouddhisme *etc.*). C'est le Soi qui est **évaluateur**. C'est la vie en vous qui donne de la valeur. Quand la cohésion intérieure défaille, quand la rumeur sourde d'un désordre douloureux s'amplifie en vous, votre vie **s'auto-dévalue** d'elle-même, et vous allez extrapoler à la vie en général cette dévaluation. Cela vous permet de mieux supporter ce déclin. Le moi aura alors la tentation d'adhérer à l'idéal ascétique, et cette adhésion est l'expression du reflux de l'énergie vitale en vous. La morale est donc l'étayage artificiel d'un moi en phase d'affaissement. Et cette morale va dénigrer les pulsions et désirs que vous n'aviez pas su maîtriser et hiérarchiser. Le Soi ne parvenant plus à pleinement vouloir et créer, il a au moins cette initiative de vouloir et créer **négativement**. Il veut votre déclin, parce qu'il ne peut pas ne pas vouloir. Il extrapole par ex les « arrière-mondes » où vous serez censés revivre. Aussi « la vie et la terre » semblent un obstacle à votre Nirvana. Vous allez donc les dénigrer : le royaume n'est pas de ce monde ! Cet accroissement de vie dont vous rêvez dans l'outre-mort est bien sûr un fantôme. Votre mépris est une aigreur à l'égard de cette vie qui ne vous gratifie plus. Alors vous l'insultez, cette « vallée de larmes », mais c'est encore une manière de « loucher » sur l'intensité de vie d'ici-bas, avec envie et jalousie.

Vous n'êtes pas des ponts ascendants vers le surhumain, conclut Z, mais une pente déclinante où va rouler le « dernier ho », celui qui n'a même plus assez de force pour croire en votre « arrière-monde » !

De l'amour du prochain

Les « belles paroles » du premier verset sont l'exhortation chrétienne : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Or encore faudrait-il s'aimer soi-même ! C'est justement ce déficit de l'amour de soi qui nous précipite dans une philanthropie suspecte. Les verbes sont péjoratifs : presser, empesser (2 fois), « courir se réfugier ». Par une alchimie typique de la mauvaise foi moraliste, ce grégarisme méprisable devient une « vertu » : si j'aime mon « prochain », c'est « désintéressé », amour gratuit et don de soi, à l'image du sacrifice de notre Sauveur à l'humanité ! Or c'est par déficit intime de mon énergie vitale que je vais quémander ainsi auprès de mon prochain ce qui me manque. D'autant que le moi est immature, incertain de son identité et de son vouloir. « Le toi est plus vieux que le moi ; on a sanctifié le toi, pas encore le moi » : la civilisation a corseté les ho dans un réseau d'obligations à l'égard du prochain : obligations familiales, économiques, politiques, religieuses. Se sacrifier ainsi est « sanctifié », la plus haute des vertus ! Toute la conscience collective exige ce souci de l'autre. Mais ce décentrement systématique est fatal à l'accomplissement de soi, à l'intensification de la vie individuelle. On comprend que Z se soit isolé dix ans !

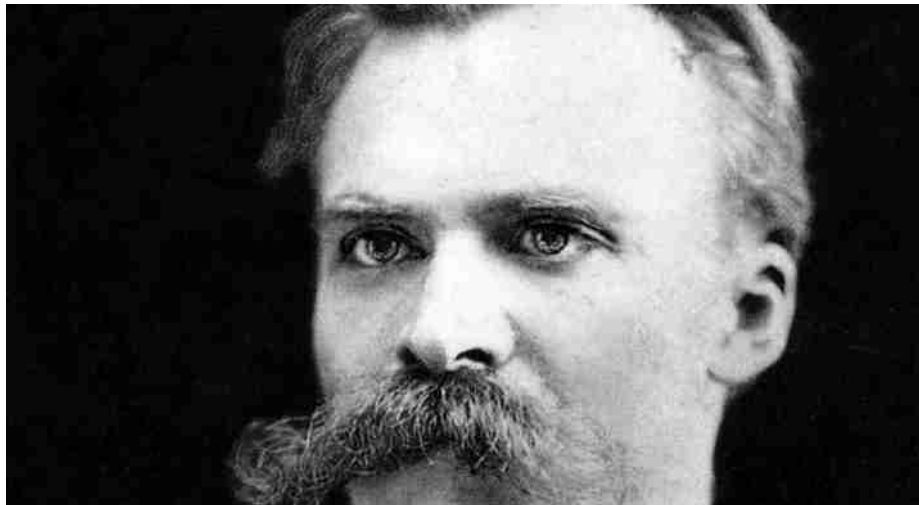
Qu'est-ce d'ailleurs que le « prochain » : non seulement celui qui est proche de moi, mais tout ho dans ce qu'il a de commun avec moi. Or le commun, c'est le médiocre ! Ce que je partage en commun avec tous les ho, c'est ce qu'il y a de plus général, de plus impersonnel et de plus fade. Ce qui a de la valeur, c'est au contraire ce qui singularise et personnalise, donc ce qui diffère de moi chez l'autre, ce qui diffère en moi de l'autre ! Aussi Z prend à rebours l'impératif évangélique. Il « conseille » (verbe répété plusieurs fois, suggérant l'exhortation d'un maître de sagesse) « **l'amour du lointain** ». Cela peut se comprendre de deux manières : l'amour de l'altérité, ce qui distingue, l'originalité qui sépare et non la médiocrité qui rassemble. Or ce qui se distingue le plus, ce qui est le plus éloigné, c'est le surhomme. Aimer le « lointain », c'est donc aussi aimer le surhumain, et par cet amour, préparer de loin son avènement. Le plus lointain est aussi « le plus haut », non au sens physique, mais axiologique, ce qui aura le plus de valeur.

Z appelle cet amour « l'amour des choses et des fantômes » (« *die Liebe zu Sachen und Gespenstern* » : *die Sache*, la chose, et *die Gespenst*, le fantôme). Pourquoi « l'amour des choses » ? Il s'agit sans doute des choses de la nature, rivières et montagnes, soleil et étoiles..., qu'il fréquenta une décennie durant. Elles aussi rayonnent de la « volonté de Puissance », elles aussi demandent le « Oui » dionysiaque, cet amour de **tout**, *amor fati*, dont Nietzsche fait son maître mot. Le fantôme est celui de la surhumanité à venir, seul capable de ce « Oui divin » ! Ce fantôme plus beau et plus vivant que moi, je dois donc l'anticiper, et même, demande Z, lui donner ma chair et mes os ! Il me faut donc commencer à l'**incarner**. Cet arrachement à ma médiocrité est effrayant (« tu as peur... »), et je préfère me chauffer dans le troupeau anonyme de mes semblables.

Z repart à l'attaque sur les motivations de cette promiscuité d'étable. Je fais d'autrui l'otage de mon manque d'amour de moi-même. En le séduisant, j'exhibe une fausse image de moi pour tenter d'en capturer les reflets dans son regard, et me « doré de son erreur ». Sartre saura dénoncer la mauvaise foi de ces conduites de captation du regard. Sentant de l'intérieur mon déficit d'essence (avec Sartre), mon déficit de vitalité (avec Nietzsche), je cherche à figer l'autre dans une attitude de reconnaissance faussée : je suis bon ou courageux s'il me voit bon ou courageux. Mais qu'en l'autre je me cherche ou je me perde, je suis de toute façon loin de moi-même. Mon déficit d'amour de moi-même pervertit toutes mes relations, et « fait de ma solitude une prison ». C'est bien parce que je m'aime mal ou peu, plus précisément que je ne sais pas ce que je devrais aimer en moi, que ma solitude est une prison, une incarcération douloureuse. En quémendant l'amour des autres je ne m'échappe pas, mais j'encombre mon rapport aux autres d'un désir d'amour qu'ils ne sauraient satisfaire, je projette sur eux des parcelles de moi qui m'empêche aussi de les aimer, **eux**. Pourquoi nous aimerions-nous, si nous ne savons ni les uns, ni les autres ce qu'il y a à aimer en chacun ? Difficile à trouver, puisque ce qui est aimable selon Z, c'est le « lointain », donc le plus singulier, le plus personnel, le plus secret de la personnalité de chacun, ce que moi-même je ne sais pas percevoir en moi ! Or c'est d'abord à **moi** de m'aimer, et donc d'intensifier et exalter ce qu'il y a de plus original en moi, ce que ma perspective sur la vie peut promettre de l'annonciation de ce qu'il y aura de plus singulier, original, imprévisible : le surhumain.

Pourtant le « lointain » à la fin du texte est remplacé par **l'ami**. Cet ami est singulier. Il a le cœur si « débordant » qu'il faudrait « être une éponge » pour avoir un tel ami. Il est un « calice débordant de bénédictions » (comme Z lui-même se présente au soleil, au début du prologue). Cet ami « porte le monde en lui », il « vous offre à tout instant un monde accompli ». C'est celui dont l'interprétation du monde est la plus belle, il embellit le monde par sa seule présence. Où peut-on trouver un tel ami, débordant d'énergie généreuse ? Cet ami, ce peut être Z lui-même. Mais mis à part lui, N donne une indication sur le lieu où trouver cet ami providentiel : « Vous seriez bien forcés alors de **tirer de vous-mêmes** l'ami au cœur débordant ». N suggère ici un véritable dédoublement. En fait cet ami, je dois l'accoucher de moi-même, je dois être assez fécond et assez généreux pour me le donner. Quelle étonnante maïeutique ! Mon cœur va se fractionner pour s'offrir ce « pressentiment du surhumain » : « en ton ami, aime le surhomme comme ta cause » (*deine Ursache*). Que peut bien vouloir dire un tel impératif ? Le surhomme est la « cause » dont je suis l'effet : par un effet rétroactif, l'avènement du surhomme sera ma vocation, ma raison d'être. Je vais l'anticiper en surimposant ce fragment de mon cœur, que je me suis arraché, à ce beau fantôme de l'avenir. Mais c'est aussi « ma cause » puisqu'en contemplant « l'Eternel Retour », le surhomme me précède tout autant qu'il me suit. Il est devant et derrière moi, dans l'avenir et dans le passé, pour m'aider à vivre dans l'intensité du présent. L'ami au cœur débordant sera donc un mixte du surhomme et de moi-même ! Ainsi parlait Zarathoustra !

II- La vie de Nietzsche (1844-1900)



« Il y a une différence énorme entre le penseur qui engage sa personnalité dans l'étude de ses problèmes au point de faire d'eux sa destinée, sa peine et son plus grand bonheur, et celui qui reste « impersonnel » : celui qui ne sait les palper et les saisir que du bout des antennes d'une froide curiosité » (*Le gai savoir*, §176). Nietzsche fait bien-sûr partie de la première catégorie. « J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne », dit-il. Aussi sa vie est décisive pour comprendre sa pensée, et il y a une résonance étroite entre l'œuvre et la biographie.

Fils de pasteur protestant qui perd son père très jeune, Nietzsche ne s'oriente pas vers le pastorat comme le souhaitait une mère très croyante, et fait de brillantes études de philologie du grec ancien. En 1868, à 24 ans, il devient professeur d'université à Bâle en Suisse. Il renonce pour cela à la nationalité prussienne et devient citoyen helvétique. Mais lors de la guerre de 1870 il se fait incorporer dans l'armée allemande, dans laquelle il sera infirmier. Très vite, Nietzsche exprimera ses réserves à l'égard de l'hégémonisme prussien et la politique de Bismarck. Il écrira : « *Deutschland, Deutschland über alles* est peut-être le mot d'ordre le plus stupide qu'il y ait jamais eu ».

Deux éblouissements marquent ses premières années d'adulte : La lecture de Schopenhauer, et l'amitié avec Richard Wagner. Mais la fondation de Bayreuth, le culte de la personnalité autour du « Maître » éloigneront Nietzsche, qui finira par écrire des pamphlets sévères contre sa musique. De même, le pessimisme de Schopenhauer lui paraîtra, lui aussi, un symptôme de décadence.

Après dix ans d'activité universitaire (1868-1878) Nietzsche donne sa démission pour raison de santé. Il souffrira jusqu'à la fin de ses jours de violents maux de tête et de douleurs aux yeux, entrecoupés d'accalmies où il peut enfin se remettre à lire, écrire et marcher. La maladie aura des implications directement philosophiques. Il en fait un instrument pour comprendre la mentalité décadente et le nihilisme. Quelles pensées me viennent quand je suis épuisé par les souffrances ? La tentation d'un « aquoibonisme » généralisé, d'un fatalisme résigné, un pessimisme las. Ainsi ce mot lapidaire, envoyé à Lou Salomé : « *Au lit. Crise aiguë. Je méprise la vie* ». F.N Mais quand je suis convalescent, s'épanouit en moi un amour exubérant pour la vie. « **Je fis de ma volonté de santé et de vie ma philosophie** », dit-il dans *Ecce homo*.

Commence une décennie extraordinairement créatrice (1878-1888), malgré les conditions matérielles précaires. Disposant d'une petite rente allouée par l'université de Bâle, Nietzsche est un philosophe errant de chambres d'hôte en petits hôtels, en Suisse, en Italie et dans l'arrière-pays niçois, à la recherche du climat le plus favorable. Météopathe, extrêmement sensible à la lumière et l'alimentation, il traîne avec lui une malle de plus de cent kilos, où s'accumulent sa bibliothèque et ses manuscrits. Il ne cesse d'être confronté à des rebuffades et déceptions. Ses amis le comprennent mal. Il tombe amoureux d'une jeune Russe, Lou Salomé, qui, tout en étant fascinée par le penseur, l'éconduit. Il a du mal à se faire publier ; la quatrième partie du *Zarathoustra* sera éditée à compte d'auteur, à quarante exemplaires ! C'est dans ce court laps de temps, harcelé par la maladie, dans une solitude de plus en plus radicale (« Je suis la solitude faite homme »), qu'il écrit le meilleur de son œuvre.

Fin 1888, une mégalomanie croissante et toujours plus délirante marque ses derniers écrits. Le 3 janvier 1889, à Turin, il se précipite pour protéger un cheval des coups de son cocher, et sombre dans la folie. Il décide de réunir à Rome un congrès des dirigeants européens, qu'il convoque par des courriers signés « Le Crucifié ». Puis jusqu'à sa mort, le 25 août 1900, il s'enfoncera dans l'hébétéude. On le voyait cependant quelquefois en émerger pour improviser au piano, exercice dans lequel il avait toujours excellé.

La folie de Nietzsche pose un problème redoutable, qui divise les spécialistes : est-ce un **événement philosophique**, ou un pur **événement psychiatrique (ou neurologique)** ? La première hypothèse peut se revendiquer des textes même de Nietzsche, où il ne cesse de décrire sa pratique de la philosophie comme une aventure **périlleuse**, qui s'égaré dans les « labyrinthes » ; qui frôle « les cimes » les plus solitaires, glacées, vertigineuses, ou les « abîmes », les « gouffres », « les profondeurs abyssales »... Le personnage du funambule serait donc aussi l'image adéquate d'une pensée libre et dangereuse, et sa chute préfigure celle de l'auteur ! On peut concevoir qu'une exploration de l'irrationnel finisse par sombrer dans la déraison ; que « l'hyper-lucidité » se retourne en son contraire. La crise pourrait attester également d'un cul-de-sac de sa pensée. Celle-ci aboutirait à une impossibilité logique, donc à une sorte de « donquichottisme » intellectuel, une exaltation en roue libre. La métaphore du feu est très insistante chez les commentateurs pour suggérer l'immolation consentante, une auto-combustion mentale, une sorte de suicide intellectuel. On peut même imaginer que Nietzsche devant son échec, se serait acculé lui-même à une forme d'aphasie semi-volontaire. Il se serait infligé « le châtement des incendiaires » ! La folie serait son ultime « masque »... une simulation pour échapper aux hommes ! Toutes ces hypothèses ont été soutenues. Dans le second cas - événement psychiatrique -, il est simplement victime d'une vraie maladie nerveuse, une dégénérescence due à la syphilis semble-t-il, sans rapport direct avec sa philosophie. Nous souscrivons à cette thèse, la plus simple et la plus crédible. Le corps à corps avec la maladie occupe en permanence les dix dernières années de sa vie lucide – la souffrance physique, pas la folie. Avant de sombrer fin 88- 89, Nietzsche a souvent été exalté, **il n'a jamais été délirant**. Le naufrage mental de 1889 semble dû à un épuisement de ses forces de résistance. Dans une philosophie qui met le corps au-dessus de tout, on peut comprendre qu'un grave dysfonctionnement neurologique désintègre la pensée. Le combat de Nietzsche contre la maladie a eu cependant un impact direct sur sa manière de philosopher. Elle projette au premier plan les questions du corps, de la santé, de la souffrance, du nihilisme. La maladie de Nietzsche est un événement neurologique aboutissant à un effondrement psychiatrique, mais ayant eu *avant* cela un impact philosophique comme expérience de la souffrance (*et non de la folie : ce n'est bien sûr pas une « philosophie de*

fou » ou une philosophie « qui rend fou » ! Chez Nietzsche, la folie commence là où la philosophie s'achève).

C'est sa mère qui le prit en charge, puis à la mort de celle-ci, alors que sa notoriété ne cessait de grandir, sa redoutable sœur, Elisabeth. Elle va récupérer l'ensemble des archives et manuscrits, en particulier les inédits. Elle brûlera des textes, procédera à des éditions biaisées et trafiquées. On peut comprendre qu'elle ait biffé ce passage d'Ecce homo : « Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur, - me croire une 'parenté' avec cette *canaille* (plus loin : 'cette venimeuse vermine') serait blasphémer ma nature divine... » (!). Mais elle va beaucoup plus loin, en mettant son frère au service de ses propres engagements politiques : le nationalisme allemand, l'antisémitisme et le nazisme. A la mort d'Elisabeth, en 1935, le Führer, auquel elle avait offert la canne de son frère, fut au premier rang de l'enterrement. Hitler sera présenté comme le fils légitime de Zarathoustra ! Cette imposture grèvera durablement la lecture et la compréhension de Nietzsche, qui avait prophétisé : « Les porcs se vautreront dans ma doctrine » !

III- Les principaux concepts de la philosophie de Nietzsche

A- La Volonté de puissance (*Wille zur Macht*). C'est l'énergie qui traverse toute chose, matière et vie. Ce n'est pas la volonté au sens d'une faculté consciente, intentionnelle et finalisée. C'est la tendance de toute force, physique et vivante, à s'accroître au détriment d'autres forces avec lesquelles elle est en lutte. Le réel est un chaos de forces en conflit perpétuel, dans un devenir sans commencement ni fin. C'est pourquoi Nietzsche se donne comme précurseur **Héraclite** et son : « Polémos (la guerre) est le père de toute chose ». Quand une puissance domine, elle soumet et hiérarchise les puissances subalternes qu'elle met à son service. C'est ce qui se passe dans les organismes vivants : par ex le système nerveux domine les systèmes musculaires, osseux, cardio-vasculaires etc. La maladie et la mort mettent fin à cette hiérarchie spontanée du vivant. Mais la Volonté de puissance cherche par-dessus tout à se surpasser elle-même.

B- L'Éternel Retour fit l'objet d'une illumination, sorte d'extase mystique à côté d'un gros rocher surplombant un lac suisse, à Sils-Maria, en août 1881. C'est l'idée maîtresse de sa philosophie, « ma pensée la plus abyssale ». Lou Salomé témoigne : « Jamais je ne pourrai oublier les heures où il me confia cette pensée pour la première fois, comme un secret dont la vérification et la confirmation lui causaient une horreur indicible : il n'en parlait qu'à voix basse, et avec les signes manifestes de la terreur la plus profonde ». C'est une vieille croyance mythologique (dans l'hindouisme par ex), intellectualisée dans le stoïcisme, que Nietzsche va réhabiliter **contre son siècle**. Le XIX^e siècle est en effet le siècle des philosophies de l'Histoire et de l'idéologie du Progrès, cette illusion d'une trajectoire paisiblement ascendante. S'il y a « Eternel Retour du même (*des Gleichen*) », cette belle croyance en un temps linéaire et ascensionnel est **brisée**. Ce qui est devant nous...est aussi derrière nous. Il n'y a plus ni sens ni fin de l'Histoire, mais un cycle éternellement recommencé. Le temps ainsi libéré de toute finalité redevient « innocent » ; on ne va pas du « mal » au « bien », ou inversement : c'est « l'innocence du devenir » qui tourne comme une toupie d'enfant. C'est dire que le **devenir** est l'être même des choses, puisqu'il revient toujours. « Tout se répète sans que rien ne cesse de changer », commente Jean Granier, ce qui nous renvoie au « *Panta re* » d'Héraclite. Le sage authentique (c'est-à-dire Zarathoustra !) est celui qui consent à ce cycle éternel. C'est ce que Nietzsche appelle l' **amor fati**, l'amour de la Nécessité.

« La doctrine du Retour Éternel, marteau dans la main de l'homme le plus puissant » (fr 69), écrit Nietzsche, qui se veut le « philosophe au marteau ». En effet, l'Éternel Retour est la meilleure arme sur tous les fronts : contre un Dieu providentiel, contre l'historicisme, contre le progressisme, contre le nihilisme. Ce thème est un instrument d'intensification du présent : je dois vivre ce présent en consentant à l'idée de sa duplication **à l'infini**, dans le passé et l'avenir. Est-ce que j'aime assez la vie pour supporter cette « mise en abyme » ? L'Éternel Retour est bien **la mise en abyme du présent vécu, pour le dilater aux dimensions de l'infini**. L'Infini n'est plus un Dieu transcendant au-dessus de moi : il est la vie en moi, poussée à son maximum d'incandescence. Seul le surhomme peut supporter l'intensité d'une telle vision. Nietzsche et son Zarathoustra ne font que l'apercevoir dans l'entre-baillement des portes du Temps...

C- Le surhumain, ou le surhomme. Le surhumain, c'est l'auto-dépassement de la Volonté de puissance par elle-même, se façonnant elle-même dans une auto-création devenue pleinement consciente. Le surhomme n'est alors ni un « superman » bodybuildé, ni un tyran déchaîné (sorte de Calliclès survolté), ni un « Messie » (il ne va pas « sauver » l'humanité, puisqu'au contraire il va la « dépasser » !). Il serait le **philosophe-artiste**, qui est à la fois la matière première de sa création et la puissance de façonnement. Le surhumain est la vie créant à son plus haut niveau, et surtout ce qu'il y a de plus haut, de nouvelles valeurs. Précisément parce qu'il est une création, le surhumain est imprévisible, on ne peut en parler que par approximations. Le surhumain est en tout cas la suprême valeur elle-même. Il n'est pourtant pas la « Fin de l'Histoire », ou son apothéose en « *happy end* ». Car l'Eternel Retour implique son anéantissement et la répétition du Cycle. Même aux plus grandioses tsunamis succèdent d'insignifiants clapotis (voir texte sur « le secret des vagues ») !

D- Le nihilisme est le ferment de négativisme que le monothéisme judéo-chrétien a instillé dans la culture, se renforçant par la captation de la métaphysique platonicienne. Il se métamorphose dans l'histoire, gagnant en force et en corrosion, car le nihilisme aussi est hanté par la Volonté de puissance.

Reprenons. Il s'agit d'abord du discrédit du « monde sensible » (ou « empirie ») par la métaphysique de Platon et l'ascétisme chrétien. Le « Royaume » n'est pas de ce monde, qui n'est qu'un lieu d'épreuves, une « vallée de larmes ». Ce dénigrement dévoile un ressentiment, une haine de la vie. On reconnaît à cette toile de sentiments négatifs « les tarentules avides de vengeances secrètes » contre le dynamisme des grands vivants. Mais le nihilisme finit pas se retourner contre ce qui l'a engendré. Le scepticisme moderne attaque les croyances en tout « au-delà ». Autrement dit, l'athéisme et le matérialisme sont aussi les produits du nihilisme ; c'est pourquoi Nietzsche lui-même s'assume comme héritier du nihilisme.

Mais le fil rouge de cette décadence se prolonge d'abord dans le triomphe de la science. Laissons la parole à Nietzsche : « On voit ce qui a triomphé du Dieu chrétien : c'est la morale chrétienne elle-même, la notion de sincérité prise de plus en plus strictement, c'est la subtilité de la conscience chrétienne aiguillée par le confessionnal et transposée, sublimée finalement en conscience scientifique, en propreté intellectuelle à tout prix » (Le gai savoir, §191). Le goût de l'objectivité, le souci maniaque de la mesure chiffrée sont des symptômes du reflux de la vie et de ses pouvoirs d'illusion et de mensonge. Car la vie est menteuse. Aussi s'attaquer aux mythes et aux croyances dans un fanatisme de la « vérité scientifique » a quelque chose de mortifère. C'est cette agression des fibres même de la vie que Nietzsche appelle, ici encore, le nihilisme. La science elle-même finira par fragiliser ses propres présupposés (la vérité comme **idole**, et si Nietzsche écrit un Crépuscule des idoles, la première d'entre elles est la « vérité »). Avec Nietzsche, il n'y a plus que des interprétations, plus ou moins « belles » ou « laides », plus ou moins favorables à la vie (ce qui permet de les hiérarchiser), et non « la » vérité. D'où la célèbre formule : « Il n'y a pas de fait, il n'y a que des interprétations ». Elle signifie qu'on ne peut jamais accéder au fait « en soi », dans une objectivité absolue. Comme Midas transformant en or tout ce qu'il touchait, l'homme « anthropomorphise » tout ce qu'il perçoit et conçoit.

Nous perdons ainsi l'ancrage de la « vérité » et partons à la dérive. Dans la décadence finale du nihilisme, va surgir « le dernier homme », c'est à dire l'individualiste barricadé dans son petit bonheur, atomisant la société, ce qui provoquera finalement un chaos généralisé dont surgira (sans doute de quelques communautés préservées)... le surhumain !

La cible privilégiée de Nietzsche, sous cette étiquette de « nihilisme », reste la morale chrétienne qui a imprégné son enfance. Derrière le paravent des « vertus » chrétiennes, La généalogie de la morale discerne « l'attitude réactive, peureuse, de qui plie le dos et laisse tomber les coups, écrit Héber-Suffrin. Derrière la morale réactive, il y a l'esprit de vengeance du faible aigri et haineux, qui en veut au fort et veut le contraindre à la même attitude fatiguée que la sienne ». *En effet La généalogie de la morale distingue deux morales : la première fut celle des aristocraties et des peuples vainqueurs. Le « bon » s'identifiait alors à la force, la bravoure, la subjugation des faibles par la violence des « belles brutes blondes ». C'est une morale active, créatrice aussi bien sur les plans politique qu'artistique (L'Iliade des grecs, ce « poème de la force », selon Simone Weil.) On voit dans les anciennes cultures cette énergie canalisée et maîtrisée dans une esthétique de vie. Mais*

le christianisme sera le grand pourvoyeur d'une seconde morale, complot des faibles contre la premier : « une conspiration des souffrants contre les robustes et les triomphants ». C'est une morale réactive, qui transforme en mal et en vice ce qui était le « bon » et la vertu des morales aristocratiques. « La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le ressentiment lui-même devient créateur et enfante les valeurs ». La « caste sacerdotale » s'est emparée de l'éducation et de la direction spirituelle de l'humanité pour donner honte à tout surcroît de vitalité, à toute énergie débordante interprétée comme marque de Satan. C'est la « vivisection de la conscience », aiguisée « par des siècles de confessionnaires ». Ce qui était méprisable dans les premières morales devient l'objet de l'estime de la seconde : la lâcheté devient « patience », l'impuissance à rendre coup pour coup devient « pardon des péchés », l'incapacité à jouir de la vie devient « tempérance » et chaste pureté etc.

A noter qu'on peut repérer une véritable **dialectique du nihilisme** (idée du commentateur Jean Granier) dans les écrits de Nietzsche, qui résume tout ce qui précède :

1- Le nihilisme passif est celui du ressentiment contre la vie à l'œuvre dans le christianisme. On se soumet passivement à la « table des valeurs » de la morale des esclaves.

2- Le nihilisme actif hérite du devoir de véracité cultivé par des siècles de mauvaise conscience, pour le retourner contre la religion. C'est ce que Nietzsche appelle « l'auto-dépassement de la morale » (*die Selbstaufhebung*, l'autodépassement, le terme même qu'utilise Hegel pour expliquer le « travail du négatif » dans la dialectique ; Aurore, §4 de l'avant-propos). Finalement, l'exigence de vérité et de sincérité de la morale religieuse s'est retournée contre les illusions religieuses, et triomphe dans les sciences et dans le matérialisme athée. Mais la rancune contre la vie continue à travailler cette transition, à motiver en profondeur le doute et le soupçon. Nietzsche lui-même veut faire sienne et pousser à son extrême limite cette logique destructrice.

3- Le « nihilisme extatique » (Fragments posthumes) sera enfin la négation du nihilisme dans le surhumain. Z peut être identifié comme le moment de basculement du « nihilisme extatique », quand il transforme ses « cendres » en « flamme », le nihilisme actif du « lion » en grand « Oui » de « l'enfant ».

Au fond, ce que Nietzsche méprise le plus, c'est le **ressentiment**. Il perçoit comme un scandale le ressentiment contre la vie qu'il détecte dans la métaphysique et la religion. Le nihilisme est un ressentiment. Il nie la vie pour une après-vie fantasmagorique. Mais il s'est renouvelé à l'époque moderne, où il dévalue autrement la vie, en la réduisant à un hédonisme vulgaire (le « Faut profiter d'la vie ! » du dernier homme). Nietzsche met la vie au-dessus de tout, mais la vie créatrice, et non pas la « vie de plaisirs ». Z la fait ainsi parler : « Je suis (*moi, la vie*) ce qui doit toujours se surmonter soi-même ». On comprend alors que c'est à partir de la vie que Nietzsche a pensé et extrapolé la Volonté de puissance. On a ainsi parlé de son « vitalisme » ou de son « biologisme ».

IV- Présentation de l'œuvre (1883-1885)

- **C'est un poème philosophique**, genre très rarement réussi. On peut citer par ex le *De natura rerum* (De la nature des choses) du latin Lucrèce (-I^{er} siècle), poème didactique exposant la philosophie d'Epicure. Mais le Ainsi parlait Zarathoustra n'a pas le caractère explicatif du poème de Lucrèce. Il ne cherche ni à démontrer, ni même à argumenter. C'est un chant lyrique rythmé en versets, une prose musicale riche en métaphores ambiguës, en paraboles énigmatiques. On est dans le registre du **sublime**. Kant définit le sublime comme un sentiment esthétique ambivalent face à quelque chose qui semble nous dépasser infiniment, un plaisir accompagné de tension et de trouble ; trouble causé à la fois par la démesure d'un spectacle (ouragan sur un océan, éruption volcanique...) et - galvanisé par ce qu'on contemple - par le pressentiment que l'homme pourrait s'élever au-dessus de lui-même. Le poème de Nietzsche est sublime en ce sens : quelque chose de grandiose et puissant s'y exprime, mais voilé d'images scintillantes, qui à la fois révèlent et occultent.

Aussi **toute lecture de Z est une interprétation**. Un noyau opaque toujours vous résiste dans ce texte, malgré la clarté du style. D'où le sous-titre de l'œuvre : « **Un livre pour tous et pour personne** ». Il est « pour tous » parce que débarrassé du vocabulaire technique de la philosophie ; mais « pour personne » car seule la surhumanité rend possible (rétrospectivement) sa pleine compréhension. Z n'est pas un enseignant (même s'il dit : « je vous enseigne... », et même s'il a des

disciples). C'est un **prophète**, mais d'un genre unique. Traditionnellement un prophète est le médiateur entre un dieu et les hommes, et au nom du premier il vitupère son époque (les « jérémiades » du prophète Jérémie). La dimension hypercritique, polémique, « intempestive » ou « inactuelle » est bien présente dans notre œuvre. Mais de quel dieu un prophète... athée peut-il être le porte-voix ? Justement de la mort des dieux ; il est donc l'annonciateur de ce que cette mort rend possible, la sacralisation de la vie. Z est le prophète de la vie. C'est, à travers lui, **la vie elle-même** qui charrie ce flux d'images, dont les ambiguïtés et l'énergie proliférante sont celles de la vie même. D'où le sentiment de proximité que donne le texte, cette espèce de végétation luxuriante et inépuisable de métaphores. On a quelquefois reproché à l'œuvre un romantisme déclamatoire, un pathos surabondant. Comte-Sponville s'agace de « toute cette quincaillerie tellement kitsch » (Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens) ! Mais Z donne la clé de son effusion lyrique quand il se proclame « le porte-parole de la vie ». Puisque la vie s'affirme dans un foisonnement d'apparences toujours renouvelées, un maelstrom de forces et de formes, le style de N cherche à capter et chanter ce jaillissement.

Comme tout poème, il est difficile à traduire, tant il dépend du rythme, des sonorités et du lexique de l'allemand. Philonenko va jusqu'à dire que ce livre « appartient en priorité, et presque exclusivement, à ceux dont l'allemand est la langue maternelle » (il ne dit même pas les germanistes !) Il faut donc admettre qu'avec une traduction, d'aussi bonne qualité soit-elle, nous n'avons à faire qu'à un **sous-produit** de l'œuvre. Mais une traduction a au moins ce mérite d'être elle aussi une interprétation.

- **C'est une palinodie**, dans la mesure où Nietzsche fait tenir à son Z des propos inverses de ceux du Z historique. « Historique », c'est d'ailleurs beaucoup dire pour ce personnage nimbé de légendes (-VI^e siècle ?) Zarathoustra, ou Zoroastre, mi-ho mi-dieu, reforma une religion persane, le mazdéisme, culte du soleil et du feu (d'où l'hymne au soleil, au début de l'œuvre). Le zoroastrisme décrit l'univers comme un combat entre deux forces : la lumière et les ténèbres, devenues des divinités morales, le Bien et le Mal. *Il subsiste encore en Inde quelques communautés zoroastriennes (les parsis, le parsis étant une langue iranienne)*. Cette religion développe aussi la croyance en des châtiments et des récompenses supra-célestes. Zoroastre serait donc l'introducteur d'un dualisme cosmique, qui moralise **tout**, dans un manichéisme outrancier (on appelle une des variantes de cette religion le « manichéisme »). Le Z de Nietzsche dit **le contraire** de cela : il veut libérer la pensée humaine de la tyrannie dualiste du bien et de mal, il veut innocenter le réel de toute intention morale ou immorale. C'est comme si Nietzsche faisait faire à Zoroastre son *mea culpa*. L'inventeur de cette erreur funeste qu'est la morale doit être le premier à reconnaître son erreur ! « L'immoraliste » Nietzsche va donc s'emparer du premier des moralistes afin qu'il retourne son message. La vertu pour les Perses, précise Nietzsche, c'est d'être véridique et de bien tirer à l'arc. La véridicité de Z devrait donc le contraindre à la lucidité et à inverser son enseignement, en décochant contre lui-même les flèches de la plus implacable critique. Ce retournement radical annonce la « transvaluation de toutes les valeurs » à laquelle Nietzsche lui-même, le fils de pasteur éduqué dans la morale chrétienne, veut procéder.

Le poème de Nietzsche cherche à restituer à la vie, « par-delà le bien et le mal », son innocence tragique ; tragique puisque la vie est indifféremment créatrice et destructrice, belle et laide, tendre et violente. Le puritanisme moral, qui cherche artificiellement à isoler et purifier le « bien » de toute compromission avec le « soi-disant » mal, méconnaît que la vie est un mélange impur. Le devenir dévore les enfants qu'il engendre. **Eros et Thanatos, Chronos et Polemos** sont les anciens duos divins par lesquels les Grecs entrevoyaient avec lucidité l'essence composite de la vie.

Certes, la philosophie de Nietzsche est tragique. Mais il ne faudrait pas sous-estimer son humour. On ne doit pas prendre au premier degré dans notre œuvre l'allure de sagesse archaïque et de parabole évangélique. Son livre est **parodique** en même temps que **lyrique**. Après tout, la vie est riieuse, aussi. Voyez l'échec de Z dès le prologue ! Nietzsche est un penseur à ce point pluriel qu'il sourit de sa propre emphase. L'esprit de Nietzsche est équivoque, fluide, vif-argent. Lui qui prétend démasquer a toujours à portée de main un jeu de masques divers. Quand il paraît grandiloquent, n'oublions pas qu'il doit se métamorphoser... en enfant rieur et joueur !

- **C'est un récit mythique**, racontant les va-et-vient d'un personnage imaginaire entre sa grotte et la société des hommes, entre la solitude et la prédication. Non que Nietzsche veuille nous faire

croire en la réalité de son personnage. Mais il cherche à nous faire adhérer au caractère véridique de Z, à l'authenticité, la hauteur, la sublimité de son message. Nietzsche veut clairement remonter **en amont** de la dissociation du **muthos** et du **logos** opérée par Socrate et Platon. Ceux-ci ont discrédité la parole mythique irrationnelle, et promu le discours rationnel, la dialectique. Mais le discours purement logique est sec, froid, anémique. Il ne peut pas « engendrer une étoile dansante », féconder une culture, il ne peut que signer son irrésistible déclin. Le siècle de Platon est aussi celui de la chute de la cité grecque. « **Faute de mythe**, dit notre auteur, **toute culture perd la saine fécondité de son énergie native** ». La vie ne demande pas qu'on la dissèque avec un regard glacé ; elle demande qu'on l'aime et qu'on l'enlace et qu'on la chante et qu'on la danse ! Et ce n'est pas un frêle alignement de concepts grisâtres qui va faire chanter la vie !

Le recours au mythe est aussi suggéré par l'absence totale de repères chronologiques. Comme si Z restait à la périphérie des grands calendriers par lesquels les hommes donnent une orientation temporelle à leurs civilisations respectives. La vie de Z est un hors temps, où plutôt un retour à un temps primordial et cosmique qui semble sourdement coexister avec le nôtre. Chacun peut retrouver pour son propre compte, semble dire Nietzsche, un accès à cette temporalité parallèle, qui est celle de l'Eternel Retour... ce mythe intellectuel !

Le triomphe moderne des sciences et des techniques est aussi radicalement absent. Cette gloriole de la modernité est balayée au profit des enjeux essentiels, qui sont axiologiques : des enjeux de valeurs. **Au siècle du triomphe de la science, Zarathoustra est la revanche du mythe.**

Enfin le mythe est une création esthétique, et Nietzsche se met ici directement en concurrence avec Wagner : à la musique chantée des opéras de ce dernier, il oppose sa prose chantante, la mélodie de sa langue. Nietzsche avait cru aux opéras de Wagner. Il avait espéré une résurrection « dionysiaque » de la grande vitalité grecque par sa musique. Il fut amèrement déçu par Bayreuth, n'y voyant qu'un décor en carton-pâte. Zarathoustra est une tentative philosophique, cette fois, de ressusciter l'énergie dionysiaque, le grand « Oui » à la vie, l'ivresse amoureuse de vie. Au moment même où il rédigeait la première partie, en 1883, il apprit la mort de Wagner à Venise. Il y vit un signe. Après la sortie de scène du vieux musicien roublard, un authentique prophète pouvait advenir.

Conclusion. 1- Le jugement de Lou Salomé. Il nous semble qu'elle a bien diagnostiqué, dans son Nietzsche, le ressort de cette œuvre. Elle écrit que « de toutes les tendances fondamentales de Nietzsche, aucune n'était plus profondément ancrée en lui que son instinct religieux ». Il a lutté contre cette tendance (mot que nous préférons à « instinct ») en dénonçant « l'idéal ascétique », s'est interdit cette tentation. Mais il a transféré sa religiosité sur ce que l'idéal ascétique dénigrait : les pulsions de vie, les passions les plus intenses. « L'exaltation vitale poussée jusqu'à l'extase prend la place de l'élévation religieuse, et s'érige en culte divin, écrit Lou Salomé... Z peut être considéré comme une auto-transfiguration de Nietzsche, comme un reflet et une déification de sa plénitude intérieure ».

D'où l'ambivalence de ses métaphores. Voyez celle de « fantôme » dans le poème, qui parfois désigne l'âme immortelle ou Dieu, parfois le surhomme. Celui-ci est clairement un substitut de Dieu : « Tous les dieux sont morts ; nous voulons à présent que le surhumain vive », dit Z à la fin de la première partie. Or cette hypothèse du surhumain nous paraît aussi « idéaliste »...fantomatique que le Dieu dont il rédige le faire-part ! Il s'agit encore d'une **projection** au sens où l'entendait Feuerbach à propos de Dieu : une transfiguration de la nature humaine, un fantasme de plus auquel il faudrait se « sacrifier ».

2- « Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens ». C'est le titre d'un ouvrage collectif, tout à fait significatif du rapport d'attraction / répulsion que peut susciter Nietzsche aujourd'hui (les deux meilleures contributions sont d'Alain Boyer et Comte-Sponville). Les auteurs invitent à lire Nietzsche pour le dépasser. Sa lecture est en effet un excellent contrepoids, d'un double point de vue. Nietzsche peut nous aider à penser : 1- D'abord contre **le rationalisme** qui domine l'histoire de la philosophie : Platon, Descartes, Hegel... 2- Puis, contre **la modernité** qu'il prend à rebrousse-poil. Nietzsche est un provocateur qui se veut « intempestif », « inactuel ». Il est donc un excellent antidote contre les tendances lourdes de notre temps (le culte du progrès, le respect des sciences, les valeurs démocratiques...). Emporté par la vigueur passionnée de son style et de sa pensée, il stimule la nôtre, nous pousse à réfléchir. On se demande : pourquoi ses diatribes contre la science, contre la

morale, contre la démocratie, contre Socrate nous semblent-elles **fausses** ? Cette œuvre est tellement riche en brillantes impossibilités qu'on ne cesse de trouver une succulente nourriture intellectuelle en s'y attaquant. Elle nous oblige à retravailler nos propres idées, à ne pas les laisser se congeler en idéologie. Ce sphinx impérieux, séducteur, malicieux et méchant est un contradicteur affûté. C'est en tant qu'adversaire que Nietzsche est le plus fécond. Il est notre meilleur ennemi ! C'est d'ailleurs ce qu'il aimait : avoir des adversaires (surtout pas des disciples !) Ne le privons pas de ce plaisir posthume.

Car en effet nous ne sommes pas, nous non plus, nietzschéen. D'abord, l'exaltation du « surhumain » nous paraît éminemment suspecte. Les hommes qu'il cite comme « précurseurs » ne sont guère enthousiasmants : César Borgia, Napoléon, et en général, « la **brute blonde** qui est au fond de toutes les races aristocratiques », tous ces « monstres triomphants, qui sortent peut-être d'une ignoble série de meurtres, d'incendies, de viols, d'exécutions avec autant d'orgueil et de sérénité d'âme que s'il ne s'agissait que d'une escapade d'étudiants, et persuadés qu'ils ont fourni aux poètes ample matière à chanter et à célébrer » (Généalogie de la morale, I 11). Autrement dit le surhumain risque d'être le **faire-valoir de l'inhumain**. Et l'on trouve par anticipation dans les textes de Nietzsche une absolution, une justification de toute violence au nom du « Oui dionysiaque » et du surhumain. On lit dans Le gai savoir (370) : « L'être le plus débordant de vie, le dionysiaque, dieu ou homme, peut se permettre non seulement de regarder l'énigmatique et l'effrayant, mais de commettre aussi l'effroyable, et de se livrer à n'importe quel luxe de destruction, de bouleversement, de négation ; la méchanceté, la folie, la laideur lui semblent permises en vertu d'un excès de forces créatrices qui peuvent faire du désert même un sol fécond ». Il faut donc prendre au sérieux le « lion » des trois métamorphoses de l'esprit. Si le « Je veux » de la bête de proie provoque le dragon « Tu dois », c'est bien pour s'attaquer à la morale comme une scandaleuse oppression de la vie. Comte-Sponville précise : « C'est en quoi le tragique, selon Nietzsche, s'oppose à la morale : toute morale dit *non* à quelque chose de vivant, toute morale condamne la vie, la nie, ne cesse de l'appauvrir, de l'étouffer ou de la culpabiliser. 'La morale est l'instinct négateur de la vie. Il faut détruire la morale pour libérer la vie' (Volonté de puissance) ». Le surhomme se propulse donc « par delà le bien et le mal », pour retrouver la spontanéité amoral du vivant. D'où la répétition du « Soyez durs » dans ses derniers écrits, et un **anti-humanisme** parfaitement systématique.

Il est possible que l'homme soit une « transition » à l'échelle des temps géologiques. Mais deux objections nous retiennent. D'abord Nietzsche est totalement silencieux sur la **technique** comme voie d'accès au surhomme. On comprend pourquoi : ce serait réintroduire subrepticement la notion de progrès, principale cible de sa critique. Or la mutation hypothétique de l'humanité ne nous paraît possible aujourd'hui que par le biais technique (cyborgs *etc.*). La deuxième objection est plus fondamentale : elle est morale. Notre histoire est suffisamment barbare et violente pour que l'impératif kantien du respect de la personne humaine nous paraisse un repère indépassable de la morale. Oui, nous préférons encore la « bonne volonté » kantienne à la « Volonté de puissance » du surhomme.

Celle-ci témoigne d'un **aristocratism incandescent** doublement contestable. D'abord **l'aristocratism**, largement d'ordre biologique dans les textes de Nietzsche (et ici et là, clairement racial). La « vie » de certains d'entre nous serait d'essence supérieure ; c'est elle qu'il faut protéger et promouvoir dans une « grande politique » d'où surgira le surhomme. Ce que nous pensons - notre vie mentale - n'est que le symptôme d'un type de vie, ascendante ou descendante. Or nous constatons, au contraire, un relatif déphasage entre la vie du corps et la vie de l'esprit. La culture ambiante conditionne bien plus ma manière de penser que telle caractéristique de ma physiologie. Nous soutenons ici l'idée d'une relative transcendance de la culture face à l'ordre des corps ; plus encore une transcendance de la vie de l'esprit sur la vie du corps, sans même que l'hypothèse de « l'âme » soit nécessaire. D'ailleurs Nietzsche lui-même n'est-il pas le meilleur démenti contre son élitisme biologique : ce grand malade qui exalte la « grande santé » ?? **L'incandescence** de sa pensée et de son style pose aussi problème. Il y a un haut voltage émotionnel qui électrise sa prose. Une ivresse passionnelle, tantôt sourde et contenue, tantôt déchaînée, ne cesse de l'inspirer, le dynamiser (le « dynamiter » même, quand on lit : « Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite » !). Or on pourrait lui opposer une de ses propres formules : « **De même que l'on corrompt et décime rapidement les sauvages avec de « l'eau de feu », de même l'on corrompt**

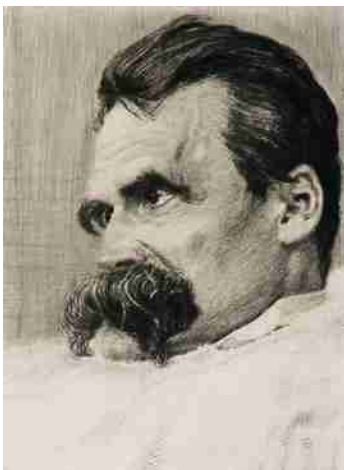
lentement et radicalement l'humanité avec « l'eau de feu » spirituelle des sentiments enivrants » (Aurore, 50). Nietzsche parlait de la foi chrétienne. Mais la formule « eau de feu des sentiments enivrants » correspond bien mieux à sa philosophie. Cette ivresse passionnelle finit par dériver dans un radicalisme, un culte de l'excès qui peut se comprendre comme une corruption à la fois de la rationalité et de la sensibilité, c'est-à-dire de ce qu'il y a d'humain en l'homme. Nietzsche, qui ne buvait jamais d'alcool, est lui-même... un alcool philosophique, dont il ne faut pas trop abuser (la coupe débordante de Zarathoustra !) D'où l'extrémisme de ses thèses, d'une certaine manière « impensables »... et d'autant plus intéressantes.

Par ex l'Eternel Retour. La promotion de ce mythe doit servir à pulvériser l'idéologie du « progrès ». Elle nous paraît méconnaître un double caractère du temps, qu'on trouve ainsi synthétisé sous la plume d'un contemporain de Nietzsche, Bergson : le temps « comme **jaillissement d'imprévisibles nouveautés** ». Le temps, au sens de la durée créatrice qui sous-tend le devenir de toute chose, est à la fois **novateur** et **imprévisible** (imprévisible parce que novateur). *Est-ce d'ailleurs forcément plus « rassurant » que l'Eternel Retour ?* C'est en tout cas parfaitement incompatible avec la monstrueuse démultiplication à **l'infini** de « l'Eternel Retour du Même ».

Par ailleurs le procès virulent contre le christianisme dénoncé comme vivier du « nihilisme » finit par rendre incompréhensible l'histoire et les accomplissements de cette religion. « Dieu vit que cela était **bon** », dit La Bible, formule qui rythme sa création dans La genèse. La religion ne peut être réduite à un attentat contre la vie et la beauté du monde. Et elle a ajouté de la beauté au monde ! Quand on visite la cathédrale de Chartres par ex, on contemple une **transfiguration** du réel au nom de la foi, non une négation du réel. L'idéal ascétique a bien existé, mais on ne peut réduire à cela le message évangélique. C'est plutôt un excès aberrant que l'essentiel du message chrétien. Le sentiment premier du croyant n'est-il pas la **gratitude**, plutôt que le **ressentiment** ?

Même réserve à l'encontre de son réquisitoire anti-Socrate. Nous souscrivons à cette réflexion d'Alain Boyer (Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens) : « Rien n'est plus précieux que l'idée socratique selon laquelle tout peut être soumis à la discussion argumentée, tout peut être mis en question, inlassablement ». Socrate est l'initiateur de l'autonomie de la raison contre les arguments de la force et de la tradition. Nietzsche ne voit là qu'une « méchanceté de rachitique » qui cherche à « se venger des aristocrates » (Le crépuscule des idoles). Socrate les désarçonne par sa dialectique, il affaiblit ce qui est grand et noble. « L'hypertrophie de la faculté logique » est la vengeance du gueux astucieux, maladie qui va scléroser toute la culture grecque. L'argument clé de Nietzsche est toujours en priorité l'argument *ad hominem*. Ce que tu dis n'est que l'expression de ce que tu vauds biologiquement. Nietzsche ne va pas réfuter Socrate, ce qui serait s'abaisser au même niveau que lui. « Qu'ai-je à me mêler de réfutations... » Il suffit de détecter, là comme ailleurs, « une idiosyncrasie de dégénéré » ! Il nous semble au contraire que la philosophie, c'est ce qui interdit le recours expéditif au « coup du mépris » ; que la civilisation n'est viable que par un accès commun à la raison et l'argumentation : **dialogos**. La modernité a mis en place une **éthique de l'argumentation**, efficace en politique, en science, en morale. Dans Ainsi parlait Zarathoustra, Nietzsche lui oppose le registre archaïque de la « Révélation sacrée », le **monologue incantatoire** du mage charismatique. Le choix est là : **Zarathoustra ou Socrate**, un vitalisme irrationnel ou la primauté de la raison.

A choisir, nous préférons dialoguer avec Socrate que de nous laisser hypnotiser par Zarathoustra ; être homme avec Socrate qu'anticiper le surhomme ; osciller **entre** le bien et le mal dans une vie platement (?) humaine que de se prétendre « **par delà** bien et mal » dans une vie déshumanisée !



Pour compléter ce dossier, je vous recommande de lire quatre extraits de cours concernant Nietzsche : dans la conscience, l'interprétation, la religion, et l'art ; de même, le cours sur la mythologie pour comprendre le rapport entre mythe et philosophie. Je vous signale aussi l'existence d'un excellent QSJ sur Nietzsche de Jean Granier (n°2042). Dans Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens (Livre de poche 4330), nous considérons comme décisive la contribution critique de Comte-Sponville (La brute, le sophiste et l'esthète).

Nietzsche à la fin de sa vie

Documents annexes

Pourquoi « Zarathoustra » ? La réponse de Nietzsche dans Ecce homo (Pourquoi je suis un destin, §3)

« On ne m'a pas demandé – mais on aurait dû me demander -, ce que signifie dans ma bouche, dans la bouche du premier immoraliste, le nom de Zarathoustra ; car ce qui fait le caractère formidable et unique de ce Perse dans l'histoire, c'est précisément le contraire de ce qu'il est chez moi. Zarathoustra, le premier, a vu dans la lutte du bien et du mal la vraie roue motrice du cours des choses. La transposition de la morale en métaphysique, de la morale conçue comme force, comme cause, comme fin en soi, voilà *son* œuvre à lui. Mais poser cette question serait au fond déjà y répondre. Zarathoustra créa cette fatale erreur qu'est la morale ; par conséquent, il doit être le premier à *reconnaître* son erreur. Non seulement il a en cela une expérience plus vaste et plus longue qu'aucun penseur – toute l'histoire est en fait la réfutation empirique du prétendu 'ordre moral universel' - mais encore, et c'est le plus important, Zarathoustra est plus sincère qu'aucun autre penseur. Sa doctrine a pour vertu suprême la *sincérité* – c'est-à-dire le contraire de la lâcheté de l' 'idéaliste' qui prend la fuite devant la réalité. Zarathoustra a plus de courage inné que tous les penseurs pris ensemble. Dire la vérité et bien tirer à l'arc, telle est la vertu perse. Me comprend-on ? **La morale se dépassant elle-même par souci de vérité**, le moraliste se dépassant en son contraire – *en moi* – voilà ce que signifie dans ma bouche le nom de Zarathoustra. »

Qu'est-ce que l'Eternel Retour ? Le premier exposé de cette doctrine dans Le gai savoir (§341)

« **Le poids le plus lourd.** Et si, un jour ou une nuit, un démon venait se glisser dans ta suprême solitude et te disait : « Cette existence, telle que tu la mènes, et l'as menée jusqu'ici, il te faudra la recommencer et la recommencer sans cesse ; sans rien de nouveau ; tout au contraire ! La moindre douleur, le moindre plaisir, la moindre pensée, le moindre soupir, tout de ta vie reviendra encore, tout ce qu'il y a en elle d'indiciblement grand et d'indiciblement petit, tout reviendra, et reviendra dans le même ordre, suivant la même impitoyable succession... Cette araignée reviendra aussi, ce clair de lune entre les arbres, et cet instant, et moi aussi ! L'éternel sablier de la vie sera retourné sans répit, et toi avec, poussière infime des poussières ! »... Ne te jetterais-tu pas à terre, grinçant des dents et maudissant ce démon ? A moins que tu n'aies déjà vécu un instant prodigieux où tu lui répondrais : « tu es un dieu ; je n'ai jamais ouï nulle parole aussi divine ! »

Si cette pensée prenait barre sur toi, elle te transformerait peut-être, et peut-être t'anéantirait ; tu te demanderais à propos de tout : « Veux-tu cela ? Le reveux-tu ? Une fois ? Toujours ? A l'infini ? » Et cette question pèserait sur toi d'un poids décisif et terrible ! Ou alors, ah ! comme il faudrait que tu l'aimes toi-même et que tu aimes la vie pour ne *plus désirer autre chose* que cette suprême et éternelle confirmation ! »

Comment concilier la Volonté de puissance et l'Eternel Retour ?

La réponse par une métaphore, dans Le gai savoir : le secret des vagues (§310)

« Que cette vague approche avec avidité ! Comme s'il s'agissait d'atteindre quelque chose. Avec quelle terrible hâte elle rampe jusqu'au fond des replis les plus secrets de la falaise ! On dirait qu'elle cherche à prévenir quelqu'un, qu'il y a quelque chose de caché, quelque chose de précieux, d'infiniment précieux !... Et maintenant la voilà qui revient, un peu plus lentement, encore blanche d'émotion... Est-elle déçue ? A-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait ? Cette déception serait-elle une feinte ?

Mais déjà vient une autre vague, plus avide, plus sauvage encore que la première, et son âme, elle aussi, semble pleine de mystère, pleine de la convoitise des chercheurs de trésors. C'est ainsi que vivent les vagues, c'est ainsi que nous vivons aussi, nous qui usons de la volonté !... Je n'en dirai pas davantage... Eh quoi ! Vous vous méfiez de moi ? Je vous mets en courroux, beaux monstres ? Craignez-vous que je trahisse entièrement votre secret ? Soit ! Fâchez-vous, lancez aussi haut que vous le pourrez vos corps verts, vos corps dangereux, dressez un mur, comme vous faites, dressez un mur entre moi et le soleil ! Il n'y a déjà plus rien du monde que ce verdâtre crépuscule, ces glauques éclairs. Déchaînez-vous, impétueuses, hurlez de plaisir et de méchanceté... ou replongez, faites crouler vos émeraudes dans l'abîme, jetez dessus vos toisons infinies, vos blanches toisons de mousse et d'écume ; j'approuve tout, car tout vous sied, et je vous sais tellement gré de

tout : comment pourrais-je vous trahir ! Car –écoutez – je vous connais, je sais votre secret, je connais votre race ! Nous sommes de la même, vous et moi ! Et, vous et moi, nous partageons un même secret. »

Expliquez le texte suivant :

Zarathoustra parla ainsi au peuple :

« *Je vous enseigne le surhumain.*

L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

Tous les êtres, jusqu'ici, ont créé quelque chose au-delà d'eux-mêmes : et vous voulez être le reflux de cette grande marée, et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme ?

Qu'est-ce que le singe pour l'homme ? Un éclat de rire ou une humiliation. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhomme ? Un éclat de rire ou une humiliation. (...)

Voici, je vous enseigne le surhumain !

Le surhumain est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le surhumain soit le sens de la terre ! -

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre* et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ils méprisent la vie, ce sont des mourants, eux-mêmes empoisonnés et dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc !

Jadis le blasphème contre Dieu était le blasphème le plus grand, mais Dieu est mort et avec lui ses blasphémateurs. Ce qu'il y a de plus terrible maintenant, c'est de blasphémer la terre et attacher plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la terre !

Jadis l'âme regardait le corps avec dédain : alors ce dédain était ce qu'il y avait de plus haut – l'âme voulait le corps maigre, hideux, famélique ! C'est ainsi qu'elle pensait lui échapper, à lui et à la terre !

Ô ! Cette âme était elle-même maigre, hideuse, famélique : et la cruauté était sa volupté ! (...)

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, §3 du prologue

2^e partie

Des tarentules

« Regarde ! C'est le repaire de la tarentule ! Veux-tu la voir ? Voici sa toile : touche-là, pour qu'elle tréssaille.

Elle vient aussitôt. Bienvenue, tarentule ! Noir est ton emblème, le triangle sur ton dos ; et je sais aussi ce qui habite ton âme.

La vengeance habite ton âme : tout ce que tu mords se couvre d'une croûte noirâtre ; le venin de ta vengeance donne le tournis !

Je vous parle donc par paraboles, vous qui donnez le tournis, prédicateurs d'*égalité* ! Vous n'êtes que des tarentules et, en secret, vous êtes avides de vengeance !

Mais je veux révéler vos cachettes au grand jour : c'est pourquoi je vous ris au nez, de mon rire des altitudes.

C'est pourquoi je déchire votre toile, pour que la rage vous fasse sortir de votre repaire de mensonges, et que la vengeance qui vous taraude jaillisse derrière votre mot : 'justice'.

Que l'homme soit délivré de la vengeance ! Voilà selon moi le pont vers la plus haute espérance, un arc-en-ciel après de longs orages.

Mais les tarentules veulent autre chose : 'Que le monde soit submergé par les orages de notre vengeance, voilà ce que nous nommons justice.' Ainsi parlent entre elles les tarentules.

‘Nous voulons nous venger, et injurier tous ceux qui ne sont pas nos égaux.’ – c’est ce que se jurent leurs âmes de tarentules.

Et : ‘Volonté d’égalité, - tel sera désormais le nom de la vertu, et nous voulons élever nos clameurs contre tout ce qui est puissant !’

Vous, prédicateurs d’égalité, la folie tyrannique de votre impuissance réclame à cor et à cri l’‘égalité’ : vos plus secrètes convoitises de tyrannie se travestissent en paroles de vertus. (...)

Leur jalousie les mène aussi sur les sentiers des penseurs ; la marque de leur jalousie, c’est qu’ils vont toujours trop loin : si loin qu’en fin de compte leur fatigue finit par les laisser endormis sur la neige.

En chacune de leurs plaintes gronde la vengeance ; chacun de leurs éloges trahit l’intention de nuire ; et le bonheur, pour eux, c’est de s’ériger en juge. (...)

Je ne veux pas que l’on me mêle à ces prêcheurs d’égalité et que l’on me confonde avec eux. Car la justice me dit, à moi : ‘Les hommes ne sont pas égaux.’

Et il ne faut pas non plus qu’ils le deviennent ! Qu’en serait-il de mon amour du surhumain, si je tenais un autre langage ?

C’est par mille et mille ponts et passerelles que les hommes monteront à la conquête de l’avenir. Qu’il y ait entre eux toujours plus de guerre et d’inégalité : voilà ce que m’inspire mon grand amour !

Qu’ils deviennent des inventeurs d’images et de fantômes, et dans leurs inimitiés qu’ils se battent au sein du combat suprême, à coup d’images et de fantômes !

Bons et mauvais, riche et pauvre, grand et petit, et tous les noms de valeurs : autant d’armes et d’emblèmes cliquetants qui doivent aider la vie à se surpasser sans cesse.

La vie veut être sa propre ascension, à force de piliers et de marches : elle veut saisir des horizons lointains et les beautés qui charment le cœur - *c’est pour cela* qu’il lui faut de la hauteur.

Et parce qu’il lui faut de la hauteur, elle veut des marches, et la résistance qu’opposent les marches à ceux qui les gravissent ! La vie veut s’élever, et en s’élevant, se surmonter.

Mais regardez, mes amis, à côtés du repaire de la tarentule se dressent les ruines d’un vieux temple, - regardez avec des yeux lucides !

En vérité, celui qui un jour ici a, de pierre en pierre, empilé sa pensée et l’a fait s’élever, il en savait autant du secret de la vie que le plus sage !

Ce qu’il nous enseigne dans la plus claire des paraboles : même dans la beauté il y a lutte et inégalité, lutte pour la puissance et la suprématie.

Voyez la divine beauté de ces arcs et voûtes qui luttent et se brisent les uns contre les autres ! Voyez comme ils font assaut d’ombre et de lumière dans leur effort divin !

De manière toute aussi sûre et belle, soyons ennemis, mes amis ! Divinement, luttons les uns *contre* les autres !

Oh ! Malheur, voici que m’a mordu la tarentule, ma vieille ennemie ! (...) Oui, elle s’est vengée ! Et malheur ! Voilà qu’en plus elle va faire tournoyer mon âme du désir de vengeance !

Mais pour que je *ne tourne pas*, mes amis, liez-moi solidement à cette colonne ! Je préfère encore être un saint à la colonne qu’un tourbillon de vengeance.

En vérité, Zarathoustra n’est ni tourbillon ni cyclone ; et s’il est danseur, jamais danseur de tarentelle ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.



Des savants

« J'ai quitté de moi-même la maison des savants, et en claquant la porte. Mon âme est restée trop longtemps affamée à leur table ; je ne suis pas fait comme eux pour grignoter la Connaissance comme on casse des noix.

J'aime la liberté et le vent sur la terre fraîche ; j'aime encore mieux faire ma couche sur des peaux de vaches que sur leurs diplômes et leurs honneurs !

Je suis trop ardent, trop consumé par mes propres pensées, souvent j'en perds le souffle. Alors il me faut aller à l'air libre, loin des chambres poussiéreuses.

Mais eux sont assis au frais, dans l'ombre fraîche ; ils ne veulent jamais être que spectateurs et se gardent d'aller s'asseoir sur les marches brûlées de soleil.

Pareil à ceux dans les rues qui restent plantés là, bouche bée, à reluquer les passants, ils sont là qui attendent et reluquent, bouche bée, les pensées que d'autres ont inventées.

Dès qu'on les secoue, ils laissent échapper, malgré eux, un nuage de poussière, comme font les sacs de farine ; mais qui pourrait deviner que leur poussière vient du blé et de l'allégresse dorée des champs d'été ?

Quand ils jouent aux sages, je suis horripilé par leurs petites sentences, leurs petites vérités ; leur sagesse a souvent l'odeur du marécage ; et, en vérité, j'y ai entendu coasser les grenouilles !

Ce sont de bonnes horloges, pourvu qu'on ait soin de les remonter. Alors ils indiquent l'heure sans se tromper, avec un modeste ronron.

Ils travaillent comme des moulins et des pilons ; confiez-leur votre grain, ils savent réduire le blé en fine poussière blanche.

Je n'ai rien de commun avec eux, leurs vertus me répugnent. (...) Je marche *au-dessus* de leurs têtes avec mes pensées.

Car les hommes ne sont *pas* égaux ; ainsi parle la justice. Et ce que je veux, eux n'ont pas le droit de le vouloir ! »

Ainsi parlait Zarathoustra.

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, deuxième partie



